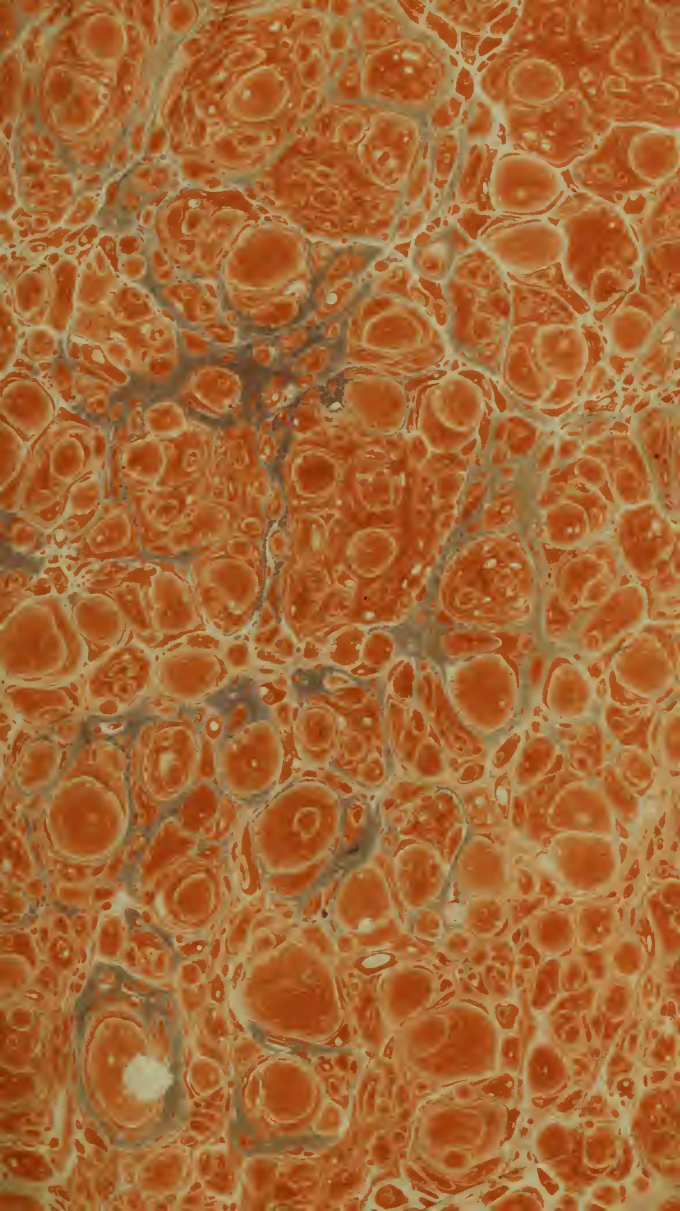


U d/of OTTAWA



39003002237443





CE
OEUVRES

INÉDITES

DE FLORIAN.

[Faint handwritten text at the top of the page]

IMPRIMERIE DE HUZARD-COURCIER,
rue du Jardinnet, n° 12.

Bayle

OEUVRES

INÉDITES

DE FLORIAN,

RECUEILLIES

PAR R. C. G. DE PIXÉRÉCOURT.

TOME QUATRIÈME.

MÉLANGES.

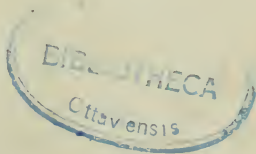
PARIS,

A. BOULLAND ET C^{ie}, LIBRAIRE,

Rue du Battoir-Saint-André, n^o 12.

~~~~~

1824.



PQ  
1983  
F6A6  
1824  
V.4

# PLAN

D'UN

OUVRAGE HISTORIQUE.

TOME IV.

I



---

## NOTE DE L'ÉDITEUR.

---

*Petite littérature ! auteur du troisième ou quatrième ordre !* disent certains juges en parlant de Florian. — Eh ! Messieurs , examinez , appréciez à leur juste valeur les ouvrages de quelques uns de nos *immortels* vivans , et vous serez moins sévères à l'égard d'un homme qui tout-à-la-fois a excellé dans le genre pastoral , mérité la place de second fabuliste français , créé avec succès au théâtre un

personnage neuf, et qui s'est élevé avec distinction jusqu'à l'histoire.

Le PRÉCIS HISTORIQUE SUR LES MAURES est composé avec méthode, rempli de recherches intéressantes et surtout écrit en très bon style. C'est, après ses fables, le premier titre académique de l'auteur. La PRÉFACE D'ÉLIEZER est un plaidoyer admirable, conçu dans le meilleur esprit, et exécuté avec un goût parfait. Enfin le PLAN HISTORIQUE que je publie aujourd'hui, est vaste, bien pensé, bien ordonné; et il n'a manqué à la gloire de Florian, que de vivre assez longtemps pour le mettre à exécution.

Cet ouvrage lui aurait assigné une place éminemment distinguée

parmi les écrivains célèbres du siècle dernier.

Sans doute l'idée de ce beau monument ne sera pas perdue. Un tel livre serait de la plus grande utilité pour la jeunesse, et il est important qu'on le fasse. Florian l'a légué *au plus digne!* que le plus digne s'en empare.

Dans le temps de la terreur, Florian avait compté sur cet ouvrage pour échapper à la persécution qui tôt ou tard frappait les hommes de mérite. Il en adressa donc une copie à un conventionnel honnête homme, aujourd'hui pair de France, à M. le comte Boissy - d'Anglas, ce digne historien du vénérable Malesherbes, en

le priant de solliciter en sa faveur , une exception au décret impolitique et injuste qui forçait les nobles à s'éloigner de Paris.

Voici comment l'honorable pair raconte cette anecdote :

« Je hasardai d'aller solliciter le  
» comité d'instruction publique ,  
» dont je connaissais à peine deux  
» membres , de mettre Florian en  
» réquisition , c'est-à-dire de l'au-  
» toriser à rester à Paris , pour se  
» livrer à des travaux utiles ; et je  
» lus , à l'appui de ma demande ,  
» quelques morceaux de son PLAN  
» HISTORIQUE , en choisissant de  
» préférence ceux qui avaient pour  
» objet les républiques de la Grèce.  
» On m'avait écouté avec intérêt ,



» et je me croyais sur le point de  
» réussir, lorsqu'un membre du  
» comité, nommé Bouquier, me  
» dit brusquement : — *Connais-tu*  
» *l'homme pour qui tu oses solli-*  
» *citer ? C'est un aristocrate ! Oui,*  
» *ton Florian a fait des vers pour*  
» *la famille royale.* Et là-dessus,  
» il se mit à réciter de mémoire,  
» et avec une exactitude dont je  
» ne l'aurais pas cru capable, l'é-  
» pître dédicatoire de NUMA POM-  
» PILIUS, adressée dix ans aupara-  
» vant à la reine, et en conclut  
» que l'on ne pouvait rien attendre  
» de bon ni d'utile de celui qui  
» en était l'auteur. Un autre mem-  
» bre du comité prit la parole après  
» lui ; c'était Duhem, qui avait été

» chirurgien aux armées. Il se ré-  
» cria contre les préférences que  
» l'on ne cessait de réclamer pour  
» les gens de lettres. — *J'aimerais*  
» *mieux*, dit-il, *un bon soldat*  
» *qu'un écrivain. A quoi servent*  
» *ces auteurs dans les besoins de*  
» *la patrie ? Ce sont tous des con-*  
» *tre-révolutionnaires ; ils ne sont*  
» *propres qu'à corrompre l'opinion.*  
» *Voltaire, par exemple, ce Vol-*  
» *taire dont on parle tant, s'il vi-*  
» *vait, il aurait émigré, ou nous*  
» *l'aurions fait guillotiner ; car*  
» *c'était un royaliste de la pre-*  
» *mière espèce. Et Rousseau ! c'é-*  
» *tait un fédéraliste ! je ne suis pas*  
» *dupe de ses phrases. Il ne l'au-*

» *rait pas échappé non plus celui-*  
» *là* (1).

» Personne ne dit plus rien , et  
» ma demande fut rejetée tout  
» d'une voix ; il ne me resta que  
» le regret de l'avoir faite , et la  
» crainte qu'elle ne devînt nuisi-  
» ble à celui qui en était l'objet.

» Hélas ! il ne m'est pas démon-  
» tré qu'elle ne lui ait pas été fu-  
» neste. A peine était-il établi à  
» Sceaux , qu'un ordre du comité  
» de sûreté générale vint l'enle-  
» ver à cette retraite , et le traduire  
» dans une des prisons de Paris.

(1) N'était-ce pas une chose très remarquable et fort étrange, d'entendre des révolutionnaires parler ainsi des deux hommes au nom desquels ils avaient fait la révolution ?

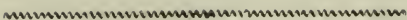
» Dès qu'il y fut , il m'écrivit pour  
» réclamer encore mon faible ap-  
» pui. L'illustre et respectable Ducis,  
» qui avait pour lui beaucoup d'a-  
» mitié , vint se joindre à moi ,  
» pour solliciter sa liberté ; mais  
» nos démarches furent inutiles ,  
» quoique répétées jusqu'à l'obsti-  
» nation. On nous parla encore de  
» la dédicace de NUMA , et on nous  
» conseilla impérieusement de lais-  
» ser oublier notre ami , pour son  
» intérêt comme pour le nôtre.

» Enfin le 9 thermidor arriva ;  
» il fit justice des oppresseurs de la  
» convention. Beaucoup de prisons  
» furent ouvertes aussitôt , et celle  
» de Florian fut du nombre. J'eus  
» le bonheur de briser ses fers ,

» ainsi que ceux de plusieurs au-  
» tres ; mais hélas ! je ne pus sau-  
» ver sa vie. Son âme avait été trop  
» rudement froissée pour que ses  
» facultés physiques ne s'en res-  
» sentissent pas cruellement. Il  
» avait vu , pendant les derniers  
» temps de sa captivité , l'échafaud  
» dressé sous ses yeux , et sans  
» doute aussi pour lui-même ; il  
» avait vu plusieurs de ses amis  
» y monter , comme pour lui en  
» indiquer le chemin ; enfin il avait  
» vu la France , couverte de deuil  
» et de larmes , envahie et dévastée  
» par des forcenés qui s'en disputaient les lambeaux , et s'effor-  
» çaient d'en détruire jusques aux  
» débris. Sans consolation comme

» sans espoir , sans avenir comme  
» sans passé , ne pouvant plus se  
» rattacher à rien , il n'avait pu  
» éprouver impunément de si ter-  
» ribles impressions. Il emporta  
» de sa prison le germe d'une ma-  
» ladie mortelle dont il fut frappé  
» peu de temps après son retour à  
» Sceaux , et à laquelle il succomba  
» le 26 fructidor an 3 ( 12 septem-  
» bre 1794 ). »

---



# PLAN

D'UN

OUVRAGE HISTORIQUE,

QUI DOIT FAIRE PARTIE

DE L'ÉDUCATION NATIONALE.



DANS tous les gouvernemens l'étude de l'Histoire a toujours été regardée comme la première et la plus utile; mais elle est surtout nécessaire dans un gouvernement libre, où chaque homme, jouissant de ses droits inaliénables, a sans cesse une part active

dans la chose publique , où rien de ce qui intéresse l'État ne se fait sans l'intéresser , où ce qu'il peut posséder de vertu , de talent , de bien , est une portion , en dépôt dans ses mains , du patrimoine de l'État. Il n'est pas besoin de prouver que , dans ce gouvernement , le seul raisonnable , le seul juste , il ne soit indispensable de bien connaître les fautes , les crimes , les belles actions des hommes qui vinrent avant nous , pour éviter , pour prévenir les uns , et tâcher de surpasser les autres.

Dans la misérable éducation que les enfans recevaient jadis au collège , ils n'apprenaient de l'Histoire ancienne que quelques lambeaux épars dans les auteurs latins qu'ils expliquaient. Ces lambeaux , traduits sans être entendus , sous la férule d'un



professeur , étaient bientôt oubliés , ou restaient dans la tête sans ordre , sans chronologie , sans aucune espèce de fruit. La mémoire des enfans , si prompte à retenir des faits mal digérés , était plus prompte encore à les confondre. Eh ! comment ne les aurait-elle pas confondus ? Souvent dans la même leçon on expliquait un morceau d'un auteur sur les premiers temps de la république romaine , un autre sur la guerre des Perses et des Grecs , un troisième sur les guerres Puniques. Jamais d'ordre , de chronologie , de plan suivi ; et la lecture des poètes , qui parlent presque tous des temps héroïques , et qu'on mêlait aux historiens , devait nécessairement ajouter à ce chaos.

J'ai toujours pensé que le seul moyen , d'abord de graver les faits ,

ensuite de rendre cette science utile, c'est de les classer avec un grand soin. Sans ordre, point de science; ainsi l'ordre sera la base de mon nouveau plan historique.

La compilation du rhéteur Rollin, le seul ouvrage que nous ayons en ce genre, et qui lui a valu une statue dans le temps où Rousseau n'en avait point, est écrite avec pureté, sans chaleur, mais quelquefois avec du charme. Elle pouvait, jusqu'à présent, suffire dans un pays où il était permis d'apprendre, mais non pas de réfléchir; de savoir le mal qui s'était fait, mais non pas le bien qui pouvait se faire. D'ailleurs, quel parti pouvait-on tirer dans l'éducation nationale d'une histoire comme celle de Rollin, où sans cesse il est question des Juifs, des livres juifs, des prophètes juifs;

où tous les peuples semblent ne se mouvoir que pour accomplir ce qu'a prédit Isaïe ou Jérémie ? Est-il convenable de mettre dans les mains d'enfans que l'on veut rendre justes et sages, un livre non-seulement dénué de sagesse et de philosophie, mais directement opposé à l'esprit, au but, au commencement de toute sagesse, de toute philosophie ?

Ces raisons, que je crois sans réplique, me démontrent l'inutilité de l'Histoire ancienne de Rollin. Il en faut donc une nouvelle, et c'est cette nouvelle que j'essaie sur un plan tout différent.

Premièrement ; au lieu de prendre, ainsi que Rollin, l'histoire d'un ancien peuple, en copiant les mensonges ou tout au moins les exagérations d'Hérodote, de Diodore, etc. ; de

conduire cette histoire jusqu'au moment où ce peuple est subjugué par un autre, pour la terminer à cette époque, et ne plus en parler ensuite; je crois plus utile de commencer l'histoire d'un peuple, de la continuer, et de ne la finir qu'au moment où nous vivons, d'y joindre la géographie un peu détaillée du pays, de parler de ses productions, d'expliquer ses lois, ses mœurs, ses usages, en suivant les changemens qu'ils ont éprouvés depuis son origine jusqu'à nos jours. Des exemples éclairciront mieux ma pensée. Comparons la méthode de Rollin avec la mienne, et les différens effets que doivent produire les deux systèmes.

J'ouvre l'histoire ancienne de Rollin, et, sans qu'il m'explique, qu'il me détaille ce que c'est que la portion de

terre appelée Égypte, je lis les faits au moins douteux qu'il me raconte des Égyptiens. A peine je commence à connaître un peu ces Égyptiens, à me familiariser avec eux, que je les vois vaincus par les Perses; et l'auteur commence aussitôt une nouvelle histoire, qui est celle des Carthaginois. Surpris et fâché d'abandonner les Égyptiens, que je sais bien avoir existé depuis l'époque où je les laisse, sans que je sache ce qu'ils sont devenus, je recommence avec Rollin une nouvelle étude sur les Carthaginois, qui, bientôt finie, m'oblige de me remettre à une autre, qui est celle des Assyriens.

Que me reste-t-il de tant d'histoires commencées? un mélange confus de noms, de faits étrangers les uns aux autres. Je sais assez

mal que tels et tels peuples se sont battus, se sont subjugués; mais j'ignore absolument l'histoire de ces peuples depuis leur défaite, ce que c'est que leurs différens pays, ce qui leur est resté de leur ancienne gloire, de leurs lois, de leurs mœurs, de leurs arts. Ils ont passé devant moi comme de vaines ombres; et lorsque je viens d'achever l'histoire des Carthaginois, il se peut très bien que je cause long-temps avec un voyageur arrivant de Tunis, sans me douter que je parle à quelqu'un qui arrive de Carthage.

Dans mon nouveau plan, du moins j'évite cet inconvénient, car je ne quitte un pays qu'après avoir dit tout ce qu'on en sait, qu'après avoir appris au lecteur et ce qu'il fut et ce qu'il est. L'ordre que j'observe dans

ces différentes histoires, est un nouveau point d'appui pour la mémoire. Voici quel doit être cet ordre.

Je me demande, avant tout, quel est celui de tous les peuples que l'on peut, avec vraisemblance, regarder comme le premier : ce sont les Indiens. Je commence donc par les Indes. J'en fais d'abord une description géographique, à laquelle je joins l'histoire des productions du climat, de tout ce qui tient à la nature et au physique de ce pays si célèbre et si peu connu. Je raconte ensuite ce que l'on sait des révolutions qu'il a éprouvées ; j'entremêle ces récits de détails sur la religion, les mœurs, la philosophie, la littérature des Gymnosophistes, des Brachmanes, en un mot des anciens habitans de l'Inde. Je passe ensuite aux

nouveaux, en m'arrêtant, de siècle en siècle, à la peinture des changemens dans les mœurs ; je poursuis jusqu'à ce que je sois arrivé à ce qu'est l'Inde au moment où j'écris ; et je ne termine qu'à ce point l'histoire, non des Indiens, mais de l'Inde.

Ce morceau achevé, je me demande encore quel est le peuple qui, après les Indiens, peut être regardé comme le plus ancien : ce sont les Chinois. Je passe donc à la Chine, et je fais, sur cet empire, tout ce que j'ai fait sur les Indes. Après lui les Égyptiens, les Assyriens, les Hébreux, les Arabes, viennent à leur tour ; je les prends toujours dans leur ordre de chronologie, et je les conduis, l'un après l'autre, jusqu'à nos jours.

Voici, ce me semble, les avantages de cette méthode. L'enfant que j'oc-



cupe uniquement et long-temps, je suppose, de l'histoire d'Égypte, la retient mieux que lorsqu'on la lui a coupée, divisée, confondue avec celle des autres peuples. Il a suivi cette histoire jusqu'à nos jours; il en a classé les époques dans sa tête. Le seul nom d'Égyptien lui rappelle et les Égyptiens d'autrefois et les Égyptiens d'à présent. De plus, il ne peut oublier qu'il s'est occupé des Égyptiens après les Chinois, et avant les Assyriens: cette seule place lui indique que les Chinois sont les plus anciens, les Assyriens les plus nouveaux. Il a marié dans sa tête les productions du pays à ses révolutions politiques et à ses mœurs sociales. Il a donc appris à la fois la géographie, la chronologie, l'histoire naturelle et l'histoire; et il les a apprises de manière à ce que, se

tenant l'une à l'autre , elles aident mutuellement sa mémoire et sa raison , deux choses dont les hommes ont besoin à tout moment.

Ce n'est pas tout. J'ai grand soin de joindre à ce quadruple avantage l'extrême attention de détailler , avec le plus de charme possible , les traits de vertu , de patriotisme , de piété filiale , de valeur , d'amitié , qui sont épars dans l'immense chaos des faits politiques. Je m'arrête plus long-temps sur le citoyen qui se dévoue pour sa patrie , sur un fils qui sauve sa mère aux dépens de ses jours , sur un sage ou un savant qui éclaire les hommes , que sur une bataille gagnée par un conquérant féroce sur un général imbécile ; que sur une dynastie de despotes brutis , remplacée par une dynastie de

despotes barbares. Je ne présente à l'enfant que la portion juste d'évènemens et de politique qu'il doit savoir, et je lui prodigue les leçons et les exemples de vertu dont il doit nourrir son âme, et dont je veux l'imprégner. Je m'efforce de varier, d'intéresser, d'égayer même mes récits par des morceaux de littérature pris, traduits, imités des auteurs des pays que je dépeins; en un mot, en m'occupant d'abord de l'âme, qu'il faut former à la vertu, ensuite de la mémoire, à qui je dois confier les faits importants, je ne néglige point de donner des alimens à l'esprit et au goût, qu'il faut aussi cultiver.

Un plan aussi vaste, et que je crois aussi utile, exige, je le sais, de grandes études, et vraisemblablement ma vie ne suffira pas pour l'ache-

ver; mais je puis donner deux volumes à deux volumes, et par histoires détachées, ce que j'en aurai pu finir. Une fois l'exécution de mon plan commencée, un plus habile que moi l'achèvera. Il importe à la jeunesse, non pas que je fasse un tel livre, mais qu'un tel livre soit fait. L'idée seule, qui, je le crois, n'en est encore venue à personne, suffirait à des hommes de talens; et si ma destinée m'empêche d'y mettre la dernière main, je la lègue de bon cœur *au plus digne*.

Mon ouvrage peut donc s'intituler : VOYAGE HISTORIQUE ET PHILOSOPHIQUE DANS LES DIFFÉRENS PAYS DU MONDE. C'est en effet un voyage, forme toujours agréable et amusante pour des enfans. Il est historique, puisque c'est son principal but; sans

oublier cependant que ce n'est pas l'histoire des peuples, mais l'histoire des hommes de tels pays. Quant à l'épithète de philosophique, ce serait la faute de l'auteur si l'ouvrage ne la justifiait pas; et j'entends par philosophie la réunion de trois sentimens qui doivent se confondre et n'en faire qu'un, l'amour de la vertu, de la patrie et de l'humanité.



---

## PRINCIPES

### GÉNÉRAUX ET PARTICULIERS

*Dont je ne dois pas m'écarter en travaillant à mon histoire générale , pour l'instruction de la jeunesse.*

---

LE plan nouveau d'écrire de suite l'histoire particulière de chaque peuple célèbre , depuis son origine jusqu'à nos jours , doit sûrement avoir l'avantage d'éviter à la jeune mémoire des enfans la confusion de tant de peu-

ples mêlés ensemble, et de classer avec ordre les faits principaux : mais il pourrait en résulter un autre inconvénient ; l'enfant risquerait de perdre tout-à-fait de vue les autres nations, pendant qu'on ne l'occupe que d'une seule. Pour éviter ce danger, je pense qu'il faut choisir des époques générales, en petit nombre, mais bien connues, dont le nom seul lui rappelle beaucoup d'évènemens à la fois, et lui fasse embrasser l'universalité du monde, sans sortir du petit pays qu'il parcourt dans ce même instant. Ces époques, pour ainsi dire communes à tous les peuples par l'importance dont elles ont été, seront appelées les *grandes époques*. A chacune d'elles, je pourrai faire un tableau raccourci de l'état où se trouvait alors l'univers ; et comme ces époques reviendront né-

cessairement dans l'histoire particulière de chaque peuple, l'enfant ne les retiendra que mieux, en les retrouvant fréquemment. Elles seront indépendantes des époques particulières à chaque pays, et serviront pour ainsi dire de jalons pour lier au plan général de l'ouvrage les plans des différentes sections. Je vais expliquer ma pensée par un exemple.

Commençons par choisir les *grandes époques*, qui formeront mes grandes divisions, et appliquons-les ensuite à l'histoire particulière des Égyptiens, sur le patron de laquelle je me réglerai pour toutes les autres. Ces époques seront au nombre de sept.

---



---

GRANDES

ÉPOQUES GÉNÉRALES.

---

PREMIÈRE ÉPOQUE.

LA PRISE DE TROIE.

Cette époque, placée par les chrono- Avant J.C. 1200 ans.  
logistes environ 1200 ans avant Jésus-  
Christ, peut être regardée comme  
la fin des temps fabuleux. Jusque-là, Intervalle 450 ans.  
rien n'est certain dans l'histoire des  
empires. Il faudra passer légèrement  
sur tout ce qui précède cette époque,  
sans laisser pourtant ignorer ce qu'on

a dit d'Hercule, de Thésée, de Sésostris, de Codrus, etc.; mais la véritable histoire, c'est-à-dire l'histoire moins incertaine, ne peut commencer que là.

C'est depuis la prise de Troie que les différens états commencent à se former. Athènes devient république. Les colonies grecques s'établissent en Asie. L'Assyrie est puissante. L'Égypte se gouverne par des lois célèbres. Les royaumes de la Grèce changent: Lycurgue donne ses lois à Sparte. Le reste de l'Europe est barbare.

## DEUXIÈME ÉPOQUE.

### LA FONDATION DE ROME.

Avant J.C.  
750 ans.

Voici un fait important qui intéresse toute la terre. Rome, fondée à peu près 750 ans avant Jésus-Christ, coïncide avec la chute de l'empire des

## D'UN OUVRAGE HISTORIQUE. 33

Assyriens, qui finit à Sardanapale, <sup>Intervalle  
415 ans.</sup>  
avec l'élévation de la nouvelle puissance des Mèdes, avec l'ère de Nabonassar, fameuse chez les astronomes. L'histoire s'éclaircit. Les beaux temps de la Grèce se trouveront dans cette époque.

### TROISIÈME ÉPOQUE.

#### LA CONQUÊTE D'ALEXANDRE.

Ce grand évènement intéressa tout <sup>Avant J.C.  
335 ans.</sup>  
l'univers connu. Le vaste empire des Perses détruit, la Grèce assujettie, l'Asie presque entière et une partie de l'Europe soumises un moment à un seul homme; Rome devenant la <sup>Intervalle  
335 ans.</sup>  
première puissance d'Italie par ses victoires sur les Samnites, et Carthage déjà célèbre, voilà un moment remar-

quable. Depuis cette époque jusqu'à la suivante, nous aurons les différens empires qui s'élèvent après la mort d'Alexandre; Rome aux prises avec Pyrrhus, la Grèce faisant des efforts pour reprendre sa liberté, les guerres Puniqnes, les beaux jours de la philosophie chez les Grecs, la ruine de Carthage, les Parthes fondant un nouvel empire, Rome maîtresse du monde, la liberté perdue chez les Romains, César et le despotisme établis sur la terre, et les derniers efforts de la vertu dans Brutus, dans Caton, etc.

### QUATRIÈME ÉPOQUE.

JÉSUS-CHRIST, OU L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Ère chrétienne, 1<sup>re</sup> année.

La naissance d'une religion qui a divisé le monde, et qui subsiste en-

core dans tant de pays , doit être une des grandes époques de l'histoire ; d'autant plus que c'est de ce moment que date la chronologie européenne. L'histoire des peuples particuliers n'offre plus que des esclaves abrutis sous le joug des empereurs. L'univers est dans les chaînes. La nouvelle religion s'établit. Jésus-Christ devient le Dieu des Romains. Constantin se fait chrétien. Byzance prend la place de Rome. Les barbares commencent à vaincre les légions. L'Occident et l'Orient se divisent. Les royaumes d'Europe se forment. Temps de barbarie et d'horreur. Mahomet paraît.

Intervalle  
621 ans.

## CINQUIÈME ÉPOQUE.

## MAHOMET , OU L'ÈRE MUSULMANE.

Voici une religion nouvelle qui va couvrir la moitié du monde ; voici un peuple inconnu qui va fonder un empire plus grand que celui des Romains. Cette grande époque est mémorable , et sépare , pour ainsi dire , les temps anciens des temps modernes. L'empire romain s'écroule. Les peuples d'Occident se polissent , deviennent florissans et puissans. L'Orient se soumet aux musulmans. Ils viennent jusqu'au milieu de la France. Charlemagne rétablit l'empire d'Occident.

1<sup>re</sup>  
chrétienne.  
622.  
  
Intervalle  
500 ans.

Le monde est , pour ainsi dire , partagé entre Charlemagne et les califes. Ces deux puissances durent peu. Nou-

veaux états formés de leurs provinces démembrées. Schisme entre l'Orient et l'Occident. Troubles. Guerres par toute la terre. Gouvernement féodal. La mémorable folie des croisades fait émigrer, pour ainsi dire, l'Europe en Asie.

## SIXIÈME ÉPOQUE.

### LES CROISADES.

Ce délire si extraordinaire, auquel les moines ont dû leurs richesses, intéressa presque tous les peuples d'Orient et d'Occident. Succès, divisions, malheurs des chrétiens. Nouveaux états fondés par leurs vainqueurs. Décadence de l'empire grec. Conquêtes de Tamerlan. Conquêtes des Anglais en France ; leur défaite. Divisions en-

Ere chrétienne.  
1035.

Intervalle  
400 ans?

tre l'Empire et les papes. Puissance de Charles-Quint. Tous ces évènements comprennent un espace de 400 ans, jusqu'à la renaissance des lettres, vers la fin du quinzième siècle.

## SEPTIÈME ÉPOQUE.

LA RENAISSANCE DES LETTRES

OU LE SIÈCLE DES MÉDICIS.

Ère  
chrétienne.  
1500.

Intervalle  
289 ans.

Cette époque, la plus importante pour les peuples de l'Europe, puisque c'est alors qu'on a découvert l'imprimerie et qu'on a fait le premier pas dans le chemin de la raison, est remarquable par les premières atteintes portées au pouvoir pontifical et monacal, atteintes qui ont donné la liberté à plusieurs peuples et préparé



celle des autres. Les guerres de religion dans le nord de l'Europe, la découverte d'un monde nouveau, le système du commerce changé, les esprits éclairés d'une nouvelle lumière, la science devenant commune, et l'Orient demeurant toujours dans l'esclavage et dans l'ignorance; voilà l'état du monde jusqu'à la révolution de France, qui formera, je n'en doute point, une nouvelle et grande époque dans l'histoire du genre humain. C'est là que je termine mon ouvrage, c'est-à-dire en 1789.

Voilà donc les sept grandes époques que je choisis, pour y rattacher toutes celles des peuples particuliers. Maintenant je vais exposer succinctement la manière dont je marie à ces époques de la terre les époques de chaque pays. Je prends pour modèle l'Égypte.

## L'ÉGYPTE.

Description géographique de l'Égypte, de son climat, de ses productions; du Nil, de la fertilité qu'il donne, de la Basse-Égypte qu'il a presque formée. Histoire abrégée des temps héroïques ou fabuleux de l'Égypte avant la guerre de Troie.

## SECTION PREMIÈRE.

## PREMIÈRE ÉPOQUE.

*La prise de Troie.*

Tableau général du monde à cette époque. Tableau particulier de l'Égypte.

Lois, mœurs, sciences, arts, religion des anciens Égyptiens; leurs pyramides, leurs villes, leurs observations astronomiques, etc. Ce que

l'on sait de leurs rois, de leurs différentes dynasties, de leurs colonies envoyées en Grèce, enfin de leur histoire politique. Successeurs de Sésotris devenus des tyrans. Les Éthiopiens s'emparent de l'Égypte. Sabacus la gouverne avec douceur. Les rois éthiopiens cessent d'occuper le trône; douze rois prennent leur place. Voici à peu près le temps de la fondation de Rome. Nous avons parcouru 400 ans.

SECTION DEUXIÈME.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

*La fondation de Rome.*

Tableau général du monde à cette époque. Tableau particulier de l'Égypte.

Les douze rois la gouvernent et la divisent. Psammitique s'empare de

toute la puissance. Les Égyptiens entrent en commerce avec les Grecs. Nechar joint le Nil et la mer Rouge. Les Phéniciens font le tour de l'Afrique. Les Égyptiens se révoltent contre Apriès. Règne d'Amasis. Pythagore vient en Égypte. Psammenit, le dernier de leurs rois, est battu par Cambyse, et l'Égypte passe sous la domination des Perses; ils ont des gouverneurs persans jusqu'à la conquête d'Alexandre. Cette section renferme 300 ans.

### SECTION TROISIÈME.

#### TROISIÈME ÉPOQUE.

##### *Conquête d'Alexandre.*

Tableau général du monde. Tableau particulier de l'Égypte.

Alexandre s'en empare. Son voyage dans les déserts d'Ammon. Il bâtit la fameuse Alexandrie. Après la mort de ce conquérant, l'Asie est partagée entre ses lieutenans, et l'Égypte voit commencer une nouvelle monarchie sous les Ptolémées. Les talens, les lettres sont cultivées à Alexandrie. Son muséum, sa bibliothèque, sa tour de Pharos. Successeurs des Ptolémées. Les Romains commencent à paraître en Égypte. Pompée y fait des souverains. Cléopâtre reçoit la couronne des mains de César. Victoires d'Octave. Mort de Cléopâtre. Fin de la dynastie des Ptolémées et du royaume d'Égypte. Elle devient province romaine. Nous avons parcouru trois siècles.

## SECTION QUATRIÈME.

## QUATRIÈME ÉPOQUE.

*L'ère chrétienne*

Tableau général du monde. Tableau particulier de l'Égypte.

L'Égypte ne joue plus de rôle politique. Elle est gouvernée despotiquement par des gouverneurs nommés par les empereurs romains, qui se succèdent rapidement. Alexandrie a des écoles célèbres, où se forme, où se corrige la nouvelle religion. Lettre d'Adrien sur les Égyptiens. Caracalla extermine les Alexandrins pour une raillerie. Progrès du christianisme. Constantin se fait chrétien. Schismes, hérésies, disputes de mots, dont le centre est toujours dans Alexandrie.

Saint Cyrille et la fameuse Hipatie. Innombrable quantité de moines. Décadence de l'empire. Héraclius ne peut se défendre. Mahomet paraît. Cette section contient 600 ans.

SECTION CINQUIÈME.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

*L'ère musulmane.*

Tableau général du monde. Tableau particulier de l'Égypte.

Fanatisme, courage, conquêtes des musulmans. L'Égypte est soumise par Amrou. La bibliothèque d'Alexandrie est brûlée. L'Égypte devient musulmane. Puissance des califes maîtres de l'Égypte. Révolutions particulières à ce pays. Empire des Fatimites fondé en Égypte. Le Caire devient la capi-

tale d'un calife. Le commerce y fleurit. Les Mameloucks commencent à s'y établir. Nous avons parcouru près de 500 ans.

## SECTION SIXIÈME.

### SIXIÈME ÉPOQUE.

#### *Les Croisades.*

Tableau général du monde. Tableau particulier de l'Égypte.

Arrivée des croisés dans l'Orient. Leurs conquêtes. Saladin succède aux califes d'Égypte; il y établit un état puissant. Défaite des chrétiens. Croisade de Louis IX. Son arrivée en Égypte. Ses premiers succès, sa captivité. Nouvelles révolutions dans ce pays. Gloire des Turcs. Ils se rendent maîtres de l'Égypte. Cette section renferme 400 ans à peu près.



SECTION SEPTIÈME.

SEPTIÈME ÉPOQUE.

*La renaissance des lettres en Occident.*

Tableau général du monde. Tableau particulier de l'Égypte.

Elle est accablée sous les pachas. Nouvelles révolutions. Les Mameloucks en deviennent maîtres. Nouveau gouvernement composé de vingt-quatre beys. Asservissement et dégradation des Égyptiens. Barbarie des beys. Histoire d'Ali-Bey. Description de l'Égypte telle qu'elle est aujourd'hui. Nous avons parcouru 400 ans.

---

Voilà le cadre général de chaque histoire particulière; mais on juge

qu'il serait monotone et inutile de suivre ainsi chaque peuple connu. La portion de terre nommée à présent la Syrie m'en offrait sept ou huit différens. Dans ces cas-là, j'embrasserai l'histoire de tout un pays en faisant marcher de front ses divers habitans. Ainsi, les Assyriens, les Babyloniens, les Chaldéens, les Mèdes, les Perses, ne feront qu'une seule histoire. Les Phéniciens, les Arabes, les Syriens, les Hébreux, seront peints ensemble. Toute la Grèce ne fera qu'une histoire ; les peuples d'Afrique, Numides, Carthaginois, une autre. Par ce moyen, les tableaux généraux du monde, mêlés sept fois dans chaque histoire, ne seront pas assez répétés pour fatiguer, et le seront suffisamment pour graver les grandes époques, et reposer le lecteur du récit,

quelquefois pauvre , des annales de tel pays , par le grand spectacle qu'on lui montre ailleurs ; spectacle qui , indépendamment du charme de la variété , lui donne le désir curieux de connaître plus en détail les évènements qu'on ne fait que lui tracer.

Voilà mon plan total , tel que je l'ai conçu , et qui doit gagner beaucoup par le travail et la méditation à mesure que je l'exécuterai.



---

# L'ÉGYPTE.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Description de l'Égypte. Son fleuve ,  
et ses premiers habitans.*

L'ÉGYPTE, située entre le vingt-quatrième et le trente-deuxième degré de latitude, est cette longue portion de l'Afrique, bornée au midi par l'Éthiopie, au levant par la mer Rouge, au nord par la Méditerranée, au couchant par les déserts de la Libye. Sa

plus grande longueur passe deux cents lieues; vers le nord, sa largeur est de cinquante, mais ce n'est que dans un assez court espace. Elle se resserre bientôt, et l'Égypte ne devient plus qu'une longue vallée que l'on pourrait traverser dans moins d'une journée de chemin.

C'est dans cette vallée que coule le Nil. Sans lui l'Égypte n'eût jamais été qu'un désert de sable, dont le fond, suivant le rapport des voyageurs les plus instruits, le père Siccard, le docteur Shaw, Volney, etc., paraît être un lit de pierre calcaire, où l'on trouve du marbre, du granit rouge, du nitre, du sel marin et quelques mines de cuivre.

Ce pays, ainsi formé par la nature et situé sous un climat brûlant, où presque jamais il ne pleut, semblait

inhabitable à des hommes; mais un fleuve immense, dont les sources ont été long-temps inconnues, vient du fond de l'Abyssinie, traverse l'Éthiopie, arrive à travers des montagnes de rocs, d'où il s'élance par des cascades, avec un bruit épouvantable que l'on entend de plusieurs lieues, entre en Égypte et lui donne seul tout ce que la nature lui avait refusé. Ce fleuve, traînant avec lui la terre fertile de l'Éthiopie, l'a déposée sur le sable aride de l'Égypte; il a créé, avec l'aide des siècles, un pays qui n'existait pas. Grossi tous les ans par les pluies qui, pendant cinq mois régulièrement, tombent en Éthiopie, il vient porter à l'Égypte ce bienfait dont elle est privée; il déborde dans ses campagnes, les couvre depuis le printemps jusqu'à la fin de l'automne,

forme une mer de deux cents lieues de long, laisse sur la terre abreuvée un limon précieux qui la rend féconde, et rentre ensuite paisible en son lit pour s'aller jeter dans la Méditerranée.

Grâce à cette inondation, un des pays les plus stériles du globe vit croître des herbes, des plantes, des pâturages abondans, et offrit le singulier spectacle d'une terre six mois sous les eaux et six mois couverte de verdure.

Les hommes, presque tous pasteurs dans les premiers temps du monde, amenèrent leurs troupeaux, se réunirent, se rassemblèrent dans cette vallée fertile à l'époque où le fleuve l'abandonnait. Le désir si naturel de ne pas perdre le bien dont une fois on a joui, d'en devenir possesseur, de

le laisser à ses enfans , leur fit chercher les moyens de rester dans ces pâturages malgré l'inondation du fleuve. Ils exhausèrent certains terrains pour y bâtir des cabanes ; la terre fut cultivée et produisit des plantes utiles , des légumes , des fruits délicieux. Les villes s'élevèrent ; on dompta le Nil ; on multiplia ses bienfaits par des canaux , des saignées , des digues , des réservoirs. Des moissons abondantes de blé , de riz , d'orge , de lin , furent la récompense de ces travaux. A mesure que les habitans devinrent plus riches , ils devinrent plus nombreux , ils formèrent un grand peuple et songèrent à se policer. La religion fit naître les mœurs , qui furent la base des lois. Un ordre , un gouvernement , s'établirent ; les arts firent des progrès ; et l'Égypte , qui n'est sûrement



pas le pays de la terre le plus anciennement habité, puisqu'il a fallu tant d'efforts, tant de travaux pour le rendre habitable, l'Égypte est pourtant le berceau de toutes les sciences que nous connaissons. Elle les apprit à la Grèce; c'est la Grèce qui nous a instruits; et le peu que l'homme sait de l'ancienne théogonie, des anciennes lois, de l'ancienne histoire, remonte et va toujours se perdre dans les annales de l'Égypte.

## CHAPITRE DEUXIÈME.

*Ce qu'on a écrit des premiers souverains de l'Égypte. — Religion des Égyptiens.*

LE commencement de l'histoire de tous les peuples se trouve mêlé de fa-

bles; celle du premier peuple connu doit être plus fabuleuse que les autres. Manethon, Égyptien, grand-prêtre et garde des archives sacrées sous Ptolémée Philadelphie, trois cents ans avant Jésus-Christ, nous a laissé une histoire d'Égypte, qu'il prétend avoir tirée des écrits de l'ancien Mercure. Il raconte que l'Égypte fut d'abord gouvernée par les dieux, ensuite par trente-une dynasties, dont il nomme successivement tous les princes, dans un espace de plus de cinq mille ans avant Alexandre. Plusieurs savans ont nié, discuté, accordé ces faits, qui jamais ne seront éclaircis. Ne cherchons point à fixer d'époque dans la nuit profonde des temps. Les fables d'Osiris et d'Isis sa femme, qu'on prétend avoir civilisé les premiers les peuples sauvages de l'Égypte, celle de

l'Hercule Libyque, de Thoth, d'Hermès ou de Mercure Trismégiste, que l'on dit avoir inventé toutes les sciences, peuvent être des allégories ou des traditions altérées de véritables grands hommes, qui rendirent à leur pays des services importans, et dont la reconnaissance fit des dieux. On l'ignore, et le peu que l'on sait, fort obscurément encore, ne remonte guère, à travers les doutes, qu'à deux mille ans avant l'ère chrétienne.

C'est à peu près vers ce temps que la plupart des historiens placent Menès, premier roi d'Égypte. On assure que ce fut lui qui établit et fixa le culte. Cette religion si antique et qui fut depuis la mère de la brillante mythologie des Grecs, dut nécessairement précéder les autres institutions. Elle est la plus ancienne qui nous soit

Menès.  
avant J. C.  
2188.  
Hér. liv. 2.  
Diod. liv. 1.

connue , et demande quelques détails.

Religion  
des  
Égyptiens.

Malgré l'amas de superstitions auxquelles le peuple égyptien semble s'être plus livré qu'aucun autre peuple , il paraît incontestable que l'idée d'un Être suprême , infini dans sa puissance , rémunérateur et vengeur , était la première base de la religion qui lui fut enseignée , et qui , vraisemblablement pure et simple dans son origine , dégénéra bientôt en pratiques absurdes et ridicules. La seule inscription d'un temple d'Égypte rapportée par Plutarque , *Je suis tout ce qui fut, est ou sera* , prouve et renferme la sublime et simple idée de l'unité , de l'éternité , de la toute-puissance d'un Dieu.

Le dogme de la métempsycose , que Pythagore prit en Égypte , atteste la croyance d'une âme immortelle ré-

compensée ou punie suivant le bien ou le mal qu'elle a fait. Peut-être leur premier législateur, quel qu'il soit, borna-t-il la religion à ces deux points, suffisans sans doute pour la vertu, la raison et le bonheur. Mais un corps de prêtres fut institué; dès lors nécessairement l'intérêt de ces prêtres fut de semer, de répandre les superstitions dans le peuple, de l'aveugler pour s'en rendre maître, d'éteindre ou de corrompre son esprit pour l'assujettir.

En effet, dès les premiers temps on voit les prêtres d'Égypte tenir le premier rang dans la nation, former un état dans l'état, posséder de grands revenus exempts de toute imposition. Pour augmenter sans cesse et conserver leur pouvoir, ils se rendirent seuls dépositaires des sciences. Ils les

Puissance  
des  
prêtres.

cultivaient en secret , les enveloppaient de mystères, qu'ils avaient soin de rendre imposans , redoutables à la multitude, et ne communiquaient leur doctrine qu'à un petit nombre d'initiés, soumis par eux auparavant à de longues et fortes épreuves.

Il paraît que cette doctrine secrète renfermait des vérités utiles, puisque dans des siècles de lumière on voit les philosophes grecs aller chercher des leçons de sagesse auprès des prêtres de l'Égypte; mais les possesseurs de cette sagesse la déroberent toujours aux crédules Egyptiens, et semblèrent s'attacher, au contraire, à fasciner les yeux du peuple par les plus grossières erreurs.

Le bœuf Apis.  
Hérodote, liv. 3.  
Pline, l. 8.

Ainsi, tandis que les prêtres d'Égypte conservaient, méditaient les livres de leurs premiers législateurs; tandis que

dans une langue sacrée, dont les caractères hiéroglyphiques n'étaient bien connus que d'eux seuls, ils s'instruisaient, se persuadaient de l'existence d'un seul créateur, des grands secrets de la nature, des éternels principes de la morale, le peuple d'Égypte, dans l'ignorance, courbé sous le joug monarchique et sacerdotal, adorait jusqu'aux animaux, le bœuf, le chien, le chat, l'ibis, le crocodile, l'épervier, le loup; une foule de bêtes était placée sur ses autels.

Sans doute on n'avait pu d'abord conduire tout d'un coup les hommes à cet excès d'abrutissement; mais, en les privant d'instruction, ils y étaient arrivés d'eux-mêmes. Les institutions les plus sages étaient devenues avec le temps une source de pratiques folles. On avait voulu honorer le bel art de

l'agriculture, si nécessaire à l'Égypte; et, pour en présenter au peuple une image sensible et vivante, les anciens législateurs lui recommandèrent sans doute de la respecter dans le bœuf. Le vulgaire oublia bientôt ce que signifiait ce symbole, et fit un dieu du bœuf même. On lui éleva des temples, on lui offrit des sacrifices, on l'entretint à grands frais. Les prêtres y trouvèrent leur compte et fortifièrent l'erreur. Bientôt ce bœuf, nommé Apis, passa pour être immortel. On le voyait pourtant mourir par accident ou de vieillesse; on célébrait ses funérailles avec une grande magnificence, avec des dépenses énormes; l'Égypte entière portait son deuil: mais les prêtres tenaient tout prêt un autre bœuf, un nouvel Apis, distingué, grâce à leurs soins, par un croissant blanc sur le



front, par une figure d'aigle sur le dos, par celle d'un escarbot sur la langue. C'était dans ce jeune Apis que l'âme du dieu mort était passée. Toute l'Égypte le croyait; toute l'Égypte se livrait alors aux transports bruyans de la joie; des festins, des réjouissances, des fêtes extraordinaires annonçaient cette grande nouvelle. On l'amenait en triomphe prendre possession de son temple; et les prêtres, riches, honorés, fiers de la faveur du nouveau dieu bœuf, comme ils l'avaient été de celle de l'ancien, applaudissaient au zèle du peuple, et souriaient en se regardant.

Indépendamment du bœuf Apis, <sup>Leurs autres dieux.</sup> l'une des principales divinités de l'Égypte, le soleil, la lune, les astres, Isis, Osiris, Horus, Anubis représenté sous la figure d'un homme avec

une tête de chien<sup>1</sup>, Jupiter Ammon relégué avec sa tête de belier dans les sables de la Libye, Sérapis, une foule d'autres, qui n'étaient autres choses que des symboles, des emblèmes mystérieux pour les prêtres initiés, étaient des dieux tout-puissans révéés dans l'Égypte entière. Non content de cette multitude de divinités, le peuple de chaque ville s'était choisi pour protecteur un animal particulier. Dans celle-ci c'était l'ibis, parce qu'il se nourrit de serpens ailés qui sont un fléau de l'Égypte; dans celle-là le crocodile, parce que cet épouvantable amphibie contribue à la défense du pays en effrayant les peuples voisins. Plus loin, c'était l'ichneumon, petit animal ennemi mortel de la race des crocodiles, qu'il empêche de se trop multiplier, en allant briser ses œufs.

Cette guerre de dieu à dieu naissait bientôt de ville à ville. Les adorateurs du crocodile détestaient ceux de l'ichneumon; les partisans du dieu mouton haïssaient ceux du dieu loup; ils prenaient les armes les uns contre les autres, se pillaient, s'égorgeaient entre eux pour la gloire de leurs autels. Diodore dit que ces guerres intestines furent allumées par la politique d'un roi d'Égypte pour éviter les révoltes. Ce crime affreux, digne d'un tyran, aurait dû seul éclairer le peuple.

L'inimitié, le mépris que se portaient les différens cultes s'étendaient principalement sur les étrangers. Les Égyptiens, qui de tous les temps pratiquaient l'usage de la circoncision, auraient cru se souiller et commettre un crime en mangeant avec un non-

circoncis, en touchant à ses alimens, à ses habits, à ses moindres meubles. Tout ce qui n'était pas d'Égypte, tout ce qui leur était nouveau, devenait pour eux un objet d'horreur. Fiers de leur antiquité, de la réputation de leurs prêtres, des mystères qu'on leur cachait, ils regardaient comme un impie quiconque ne partageait pas leur aveuglement.

On serait tenté de leur pardonner l'espèce de culte qu'ils rendaient au Nil. L'Égypte doit tout à ce fleuve; il était pour elle un dieu bienfaisant. Au moment de son inondation, des fêtes religieuses l'annonçaient. On lui consacrait une vierge; on dit même que dans les temps malheureux on la précipitait dans ses flots. A présent même, on jette encore dans ce fleuve une statue de femme qui s'appelle *la*

*fiancée*. Partout on trouve la barbarie à côté de la superstition.

### CHAPITRE TROISIÈME.

#### *Lois et gouvernement de l'Égypte.*

On est surpris de trouver chez un peuple aussi aveuglé, aussi abruti par ses prêtres, un gouvernement, des lois, des usages, des mœurs, qui firent l'admiration des anciens, et méritent la nôtre à quelques égards. Homère, Pythagore, Platon, les deux fameux législateurs d'Athènes et de Sparte, allèrent tous s'instruire en Égypte. Ils surpassèrent sans doute leurs maîtres, mais ils les respectèrent toujours.

D'après ce que nous avons vu de la religion des Égyptiens, des mystères, des sciences qui n'étaient connus que des prêtres seuls, de l'empire souve-

rain qu'ils exerçaient sur les crédules esprits, on juge bien que l'Égypte ne pouvait pas jouir des bienfaits d'un gouvernement libre. Le corps des prêtres, que l'on peut regarder avec vraisemblance comme les premiers instituteurs des lois, avait besoin d'un peuple esclave. Ils lui donnèrent des rois; mais de peur que ces princes ne devinssent un jour en état d'attaquer la puissance sacerdotale, ils eurent soin de restreindre autant qu'ils purent leur autorité par le double frein des lois et des mœurs.

Lois  
concernant  
les rois  
d'Égypte.  
Diod. liv. 1

Nul esclave, nul étranger ne pouvait vivre auprès du monarque. Les seules personnes illustrées, non par la naissance (puisqu'en Égypte la noblesse n'était pas connue), mais par leurs actions, leur savoir ou leur mérite, avaient le droit d'être admises.

chez le prince à toutes heures de la nuit et du jour. On sent que ce droit exclusif devait appartenir aux pontifes.

Toutes les actions du monarque étaient réglées. Les détails de leur journée nous ont été conservés. Ils se levaient dès l'aurore, ils consacraient leurs premières heures à lire, à expédier les dépêches, à s'occuper des affaires de l'état; ensuite ils allaient en pompe, environnés de toute leur cour, sacrifier dans le temple, assister à la prière que le pontife faisait pour eux à haute voix. Cette prière était une leçon. On y demandait aux dieux de veiller sur le roi d'Égypte, de lui donner la santé, le bonheur, parce qu'il était juste et bon, parce qu'il obéissait aux lois; on ajoutait un long éloge des vertus qu'il devait avoir,

et l'on priaït les immortels d'éloigner de lui les flatteurs, les conseillers, les ministres pervers, qui, en lui ouvrant le chemin des vices, l'entraîneraient bientôt au malheur en y entraînant tout le peuple. On lisait ensuite un morceau tiré des livres sacrés contenant l'histoire, les grandes actions, les utiles conseils des anciens rois. Cet usage était salutaire. Les comparaisons, les applications étaient faciles; et c'était une belle idée d'avoir forcé chaque jour les princes de venir entendre la vérité.

En sortant du sacrifice, ils allaient prendre leur repas. Le luxe, la recherche, en étaient bannis; les viandes, les mets, la boisson, étaient marqués; on n'en devait point passer la mesure; et Plutarque rapporte qu'on avait gravé dans le temple de Thèbes



des imprécations contre un roi qui n'avait pas voulu se soumettre à cette loi de sobriété.

La justice, ce premier besoin des hommes civilisés, n'était pas rendue, en Égypte, par le monarque en personne. Trente hommes étaient choisis par lui dans les principales villes, et composaient un tribunal suprême, dépositaire des lois civiles et criminelles. Ils juraient de désobéir au prince, s'il osait leur commander de rendre un arrêt injuste. Des revenus étaient assignés à chacun de ces magistrats, afin qu'ils n'eussent à s'occuper que de leurs devoirs de juges, afin qu'il n'en coûtât rien aux plaideurs pour venir défendre leurs droits. Mais ce n'était que par écrit que l'on pouvait exposer sa cause. L'éloquence était redoutée, comme un moyen d'obscur-

Juges.

cir quelquefois la vérité, de prolonger les affaires, de mettre souvent le talent en balance avec la raison. Le tribunal décidait sur les cahiers dont il prenait lecture. Celui qui présidait les juges portait au cou une figure de la *Vérité*, représentée sans yeux et sans mains; et sa manière de prononcer la sentence, était de toucher avec cette figure celui qui venait de gagner sa cause.

Justice  
criminelle.

Les lois criminelles étaient sévères; mais cette sévérité même tournait au profit de l'humanité. Quiconque donnait la mort volontairement, était sûr de la recevoir. On doit cette justice aux Egyptiens, ils furent supérieurs sur ce point à d'autres peuples depuis si célèbres. Chez eux, le maître barbare qui aurait tué son esclave, devait périr sous le fer des lois. Le parjure

était puni de mort. On infligeait au calomniateur le même supplice qu'il avait voulu faire subir à l'innocent accusé par lui; et l'homme qui, pouvant sauver un autre homme, n'avait pas eu le courage de voler à son secours, était puni comme l'assassin.

Ainsi la vie d'un Égyptien était sous la garde de tous. La ville la plus voisine du lieu où s'était commis un assassinat, était obligée de faire au mort des funérailles dispendieuses. Chaque lieu habité répondait de la sûreté de son territoire; et pour délivrer l'Égypte de cette classe nombreuse d'hommes dangereux, que la paresse et la pauvreté mènent aisément au vice et au crime, chaque particulier était obligé d'aller inscrire sur un registre public, son nom, sa demeure, sa

profession et ses moyens d'existence ; la mort était la peine d'un mensonge : loi rigoureuse , mais sage , qui , toujours bien exécutée , aurait banni de l'état une foule de fléaux , l'aurait rempli d'habitans laborieux , paisibles , utiles , et eût propagé toutes les vertus nées du travail et sa récompense.

Les faussaires , les faux monnayeurs avaient les mains coupées. Un adultère était frappé de verges , et sa complice était mutilée au visage. Le père qui tuait son fils , était seul exempt de la mort. On l'attachait au cadavre , on le forçait à le tenir embrassé publiquement , pendant trois jours et trois nuits ; on délégua à la nature le soin de venger un si grand forfait.

Enfin les lois contre les débiteurs , si barbares chez les Romains , ne permettaient à leurs créanciers ni de les

mettre en prison, ni de leur enlever les chevaux, et les instrumens nécessaires à leur vie. Elles employaient des moyens moins funestes et plus sûrs. Un Égyptien ne pouvait emprunter qu'en laissant pour gage le corps embaumé de son père ou de sa mère, qui se conservait dans chaque famille avec un respect religieux. On va voir à l'article des mœurs combien ce gage devait être sacré.

## CHAPITRE QUATRIÈME.

### *Mœurs et usages des Egyptiens.*

C'est de la religion et des lois que se forment bientôt les mœurs. On reconnaît surtout cette influence dans les anciennes coutumes d'Égypte. Ce peuple, qui avait adopté le système de

la métempsycose, croyait que les âmes, après la mort, allaient séjourner quelque temps dans le corps des animaux immondes, si elles avaient mérité d'être punies; et dans ceux d'animaux plus purs, si elles avaient été vertueuses. Dans tous les cas, après un certain temps, elles devaient revenir dans le premier corps qu'elles avaient quitté. De là ce respect pour les morts, et le soin extrême qu'ils apportaient à les conserver.

*Funérailles* Dès qu'un Égyptien avait cessé de vivre, sa famille et ses amis se couvraient d'habits de deuil, jeûnaient, se privaient du bain, affectaient pendant quarante jours toutes les marques d'une douleur profonde. On embaumait le cadavre avec plus ou moins de frais, suivant sa fortune; mais toujours avec un art qui n'était porté

qu'en Égypte à ce degré de perfection. Cet art consistait à vider bien exactement la cervelle, les entrailles, les intestins : des incisions étaient nécessaires ; et le respect pour les morts était si grand, que ceux que l'on payait pour ce travail, prenaient aussitôt la fuite et se voyaient poursuivis à coups de pierres comme des profanateurs. On remplissait ensuite le corps de cannelle, de myrrhe, d'aromates précieux ; on l'entourait de bandelettes fines, qui, enduites de parfums, se collaient avec de la gomme, et ne laissaient plus à l'air aucune action sur la peau. De cette manière, les corps se conservaient des siècles entiers, soit dans les tombeaux qu'on leur élevait, soit plus souvent, dans les maisons, où on les plaçait debout, enfermés dans des caisses de bois. Ce gage devait être

cher à la tendresse , à la piété ; il était doux pour la mère en pleurs , pour l'orphelin , pour l'époux désolé , de garder toujours , d'avoir près de soi , ce qui lui restait d'un objet aimé.

L'extrême habileté des Égyptiens dans l'art d'embaumer les morts , n'était pas la seule chose qui rendit célèbres leurs funérailles. Ils n'admettaient aux honneurs funèbres que ceux dont la vie avait été pure. Un jugement solennel arrêtait au bord du tombeau les corps mêmes de leurs rois. Cette coutume si extraordinaire est attestée par tous les historiens : voici comment on y procédait.

Jugement  
des morts.

Tout homme important dans l'état , soit par la gloire qu'il s'était acquise , soit par les emplois qu'il avait remplis , entraient en cause avec la nation au moment où il expirait. Des juges



nommés par le peuple, s'assembloient dans une île au milieu d'un lac, et faisaient comparaître le mort embaumé. Là, tout homme avait le droit de devenir son accusateur, de lui disputer sa gloire, de lui reprocher les moindres actions qui auraient pu la ternir. Les juges examinaient sévèrement sa vie entière depuis sa naissance. Ses services, ses vertus publiques ou particulières, étaient mises dans la balance avec ses faiblesses, avec ses erreurs; le tribunal les pesait, et son arrêt, confirmé par le peuple, accordait ou refusait les honneurs de la sépulture, et les hommages de la postérité. Les rois surtout étaient soumis à ce jugement redoutable. Abandonnés de leurs courtisans, dépouillés de leur diadème, n'emportant rien avec eux que le mal qu'ils avaient fait, ils

étaient mis seuls dans la barque, dont le nocher s'appelait Caron; ils s'en allaient trouver une cour qui n'était plus composée que de ceux qu'ils avaient opprimés. Là, les voix douces des flatteurs étaient remplacées par les cris terribles de ceux qui redemandaient leurs biens, leur épouse ravie, leur fils immolé dans une guerre injuste, le prix de leur sang et de leur sueur prodigués par un fol orgueil. Humiliés, confondus devant ce tribunal suprême, leur mémoire était flétrie; et cette honte, à laquelle leur cadavre était insensible, devenait du moins un sujet d'effroi pour celui qui leur succédait.

Soldats.

Nous avons déjà vu que les prêtres formaient le premier corps de l'état, le seul qui, par sa puissance pouvait servir de contre-poids à l'autorité mo-

narchique. Après eux, la profession militaire était la plus honorée. On ne payait point les soldats avec de l'argent; on leur donnait tous les jours une certaine mesure de pain, de viande, de vin; on leur assignait des terres. Douzè aures, c'est-à-dire six de nos arpens, exemptes de toute imposition, appartenait à chaque famille consacrée aux armes. Cet héritage se transmettait du père aux enfans; car, en Égypte, toutes les professions étaient héréditaires, et jamais il n'était permis d'exercer un autre métier que celui de ses parens.

Les historiens assurent que l'armée des Égyptiens était de quatre cent mille hommes. On a de la peine à croire à ce nombre. Il est vraisemblable que l'on y comprend tous les individus composant les familles mili-

Hérodote  
liv. 2.

taires. On nous dit encore que ces troupes étaient sans cesse exercées à l'équitation, à la course, à l'art de guider les chariots armés; cependant l'Égypte fut toujours soumise par tous les peuples qui l'attaquèrent. On n'a jamais trop vanté le courage de ses soldats; ce sont ses lois, ses sciences qui la rendirent célèbre, et ce n'est que dans les temps si peu connus de Sésostris que sa valeur guerrière se fit respecter.

**Laboueurs.** Les laboueurs, les artisans composaient les dernières classes. Il paraît que c'était sur eux que portait en entier le poids des impôts; car les prêtres, qui s'étaient emparés du tiers des terres du royaume, ne payaient rien, et les soldats, possesseurs d'un autre tiers, avaient le même privilège. Ainsi la portion la plus utile, la plus nom-

breuse des habitans de l'Égypte, celle qui faisait vivre les autres, qui leur fournissait du pain, des étoffes, des armes, tous les objets nécessaires à leurs besoins, à leur luxe, acquittait seule les charges de l'état, ne pouvait parvenir à aucune charge, était à jamais condamnée à la peine, à l'indigence, et n'avait pas même l'espoir, en augmentant sa population, de voir augmenter la terre que ses travaux rendaient féconde. Voilà pourtant le gouvernement le plus célèbre chez les anciens pour la sagesse de ses lois! Que l'on juge par là du bonheur dont a joui le genre humain pendant des siècles!

Malgré l'heureuse position de l'Égypte, située entre deux mers, le commerce n'y florissait point. Un ancien préjugé religieux leur inspirait

de l'horreur pour la mer, qu'ils appelaient *Typhon*, et qu'ils regardaient comme l'ennemie de leurs dieux. Leurs pontifes, en affectant de pousser cette aversion pour la mer jusqu'à ne manger ni sel ni poisson, confirmaient leur éloignement de tout commerce avec les autres nations. Leur intérêt les avait avertis que plus le peuple serait isolé, plus il leur serait soumis.

**Polygamie** La polygamie était en usage; et d'après l'exemple sacré d'Osiris, qui passait pour avoir épousé sa sœur Isis, les enfans d'un même père pouvaient se marier entre eux. Les prêtres seuls étaient obligés de se réduire à une seule femme.

**Leur caractère.** Le fond du caractère des Égyptiens semble avoir été de tout temps une vanité nationale, qui leur faisait mépriser

non-seulement leurs voisins, mais tout ce qu'ils ne connaissaient point. Cet orgueil, utile souvent chez un peuple qui joint des lumières à de l'énergie, n'était chez les Égyptiens qu'une source de paresse. Nul d'entre eux ne se souciait de rien découvrir, de rien faire autrement que ses aïeux ne l'avaient fait. Indolens et lâches, peut-être par l'influence de leur brûlant climat, ils abandonnaient à leurs femmes, à leurs filles, les soins, les affaires de leur maison. Les hommes s'occupaient à filer, ou exerçaient leur esprit sur des sciences occultes, dont l'antiquité, dont l'obscurité étaient le principal mérite. Cependant ils avaient des vertus; et nul peuple ne porta plus loin le respect pour la vieillesse, la reconnaissance pour les bienfaits. Les pères jouissaient dans les

familles d'un empire souverain. La piété de leurs enfans les honorait comme des dieux. Les jeunes gens se levaient à l'aspect d'une barbe blanche. C'est de l'Égypte que Lycurgue transporta cette belle coutume à Sparte.

L'ingratitude passait chez eux pour un crime que le mépris et la haine publique devaient punir au défaut des lois. L'amour de la paix, du repos, l'incuriosité des biens qui ne leur étaient pas connus, leur donnaient naturellement cette modération si rare, première base de la sagesse. Ils se croyaient heureux, ils l'étaient peut-être de cette seule croyance. Leurs arts, leurs sciences, leur suffisaient; et quoiqu'ils n'en fussent encore qu'aux élémens pour quelques uns, on verra que dans quel-



ques autres ils ont mérité notre admiration.

## CHAPITRE CINQUIÈME.

### *Sciences et arts des Égyptiens.*

On ne peut guère refuser à l'Égypte Astronomie et géométrie. la gloire d'avoir inventé plusieurs sciences; du moins est-il sûr que, dans les temps les plus reculés, on y élevait des monumens qui prouvent un degré d'instruction dont tous les autres peuples étaient bien loin. Les Chaldéens disputent à l'Égypte l'invention de l'astronomie; c'est aux savans à discuter ce point; mais il paraît sûr que, plus de deux mille ans avant l'ère chrétienne, les Égyptiens avaient divisé l'année en trois cent

soixante-cinq jours et six heures ; opération qu'ils n'avaient pu faire sans des connaissances profondes. Les pyramides, qui subsistent encore, et dont nous parlerons en détail, sont placées de manière que leurs quatre faces répondent aux quatre points cardinaux. Il est plus que vraisemblable que le Nil couvrant tous les ans pendant cinq mois la surface entière de l'Égypte, les hommes, par le besoin de reconnaître leurs possessions, y découvrirent plus tôt qu'ailleurs la science de mesurer la terre ; la géométrie fut donc inventée, et l'arithmétique, dont elle ne peut se passer, la lia bientôt à l'astronomie.

Les Égyptiens furent donc astronomes et géomètres. Ils découvrirent le mouvement des planètes, et la cause des éclipses. Ils divisèrent le Zodiaque

en douze signes , et soupçonnèrent peut-être le véritable système du monde ; du moins ce que Pythagore et les anciens en ont su , leur fut appris par les Égyptiens. La mécanique , l'hydraulique , furent trouvées par eux ; c'est à leur fleuve qu'ils durent ces découvertes. La charrue , dont leur dieu Osiris passait pour être l'inventeur , ne suffisait pas dans un pays aride ; il fallut creuser des canaux pour y répandre les eaux du Nil , faire des machines pour les remplir , élever des digues pour les fermer. Chacune de ces opérations exigea des arts nouveaux. La nécessité les créa tous ; et ce peuple , qui ne pouvait se nourrir qu'en les inventant , dut être leur inventeur.

L'écriture , sans laquelle l'homme restait à jamais sauvage , ne fut d'abord

Hiéroglyphes.

chez les Égyptiens qu'une suite de caractères, ou plutôt d'images, représentant grossièrement les objets que l'on voulait rappeler à l'esprit. La figure d'un sphinx, d'un lièvre, d'un arbre, d'un oiseau, d'un homme, signifiait différentes idées, dont le résultat composait ou une sentence, ou un trait d'histoire. C'est ce qu'on appelle les hiéroglyphes. Presque tous les monumens publics en Égypte en étaient couverts. Le temps, qui perfectionne et détruit tout, fit abandonner ces hiéroglyphes pour des caractères moins grands, plus faciles à mettre en cadre, plus propres à exprimer le langage. Un alphabet se forma, soit en Égypte, soit en Phénicie, ou ailleurs. L'ancienne écriture hiéroglyphique cessa d'être familière. Les prêtres y virent un secret de

plus , et la conservèrent pour eux ; elle fit partie des sciences cachées qu'ils ne communiquaient qu'aux initiés.

On ne sait rien de certain sur ces sciences secrètes. On peut seulement présumer que le fond de cette doctrine était l'existence d'un Dieu créateur de l'univers , les grands principes de la morale mêlés à des systèmes de théologie , et quelques secrets de la physique , à l'aide desquels ces prêtres se faisaient passer pour des magiciens. Les livres qu'ils possédaient et qu'ils attribuaient à leurs deux Mercurès , étaient au nombre de plusieurs mille. L'Egypte est le premier pays où l'on ait vu des bibliothèques ; et l'inscription qu'on avait mise sur ces dépôts des connaissances humaines , était la plus belle qu'on eût inventée.

On y lisait ces paroles : *Trésor des remèdes de l'âme.*

Philoso-  
phie.

La philosophie , qui ne cache point le peu qu'elle sait , qui n'aime à recueillir des lumières que pour les répandre et en augmenter le bonheur de l'humanité , cette philosophie douce et bienfaisante n'était guère connue en Égypte. Cependant , comme il ne lui faut d'autres maîtres que la raison et le sentiment , il est vraisemblable qu'elle existait. Une coutume singulière nous en prouve même l'abus , toujours plus commun que l'usage. Dans les festins des particuliers , au milieu de la joie qui animait les convives , on apportait un cercueil dans lequel était un mort embaumé ; on découvrait cette figure , et l'on se disait , en la regardant : « Buons , réjouissons - nous , car

» voilà ce que nous deviendrons. »

La médecine était cultivée, mais Médecine.  
 on y mêlait des opérations magiques;  
 et les anciennes recettes, recueillies  
 dans des livres qu'on regardait com-  
 me sacrés, étaient devenues pour ainsi  
 dire des lois religieuses. Le médecin  
 qui s'en écartait et dont le malade  
 ne guérissait pas, était condamné à  
 mort. Cette coutume barbare était  
 destructive de l'art. D'ailleurs le res-  
 pect pour les morts, poussé jusqu'à  
 la déraison, s'opposait à ce qu'on osât  
 jamais ouvrir ou disséquer un cada-  
 vre. L'anatomie était donc inconnue,  
 et la médecine ne peut s'en passer.

Les arts de luxe, dès les premiers Autres  
arts.  
 temps, paraissent avoir fleuri chez  
 les Égyptiens. Leurs riches étoffes,  
 leurs tissus fins et déliés, leurs ma-  
 gnifiques broderies étaient célèbres

dans l'Orient. Leurs vases précieux , leurs statues, quoique faites avec peu de goût, leurs peintures, dont on a trouvé des restes dans les débris de leurs palais, et leur étonnante architecture, prouvent qu'ils étaient dignes peut-être d'arriver à la perfection, si leur éloignement, leur haine pour tout ce qui était nouveau, n'eût été dans tous les temps un obstacle invincible à leurs progrès. Nous parlerons plus au long de leurs surprenans ouvrages, à mesure que l'histoire d'Égypte nous en fournira l'occasion.

## CHAPITRE SIXIÈME.

### *Monumens fameux des Égyptiens.*

Avant J.C. 2000 ans. Après Menès, premier roi d'Égypte, qui, dit-on la polica, les historiens,



peu d'accord entre eux , nous parlent de quatre dynasties , régnant à la fois à Thèbes , à Memphis , à Thin , à Tannis. Thèbes, la plus ancienne et la plus célèbre de ces quatre capitales , passe pour avoir été bâtie par Busiris , l'un des successeurs de Menès. Elle commandait à la haute Égypte , autrement appelée Thébaïde. On ne peut guère douter de son antique magnificence , en lisant dans les voyageurs les étonnans débris qu'on en voit encore. Le plus sublime , le plus instruit des anciens poètes , Homère , a chanté les cent portes de Thèbes , par chacune desquelles il pouvait sortir dix milliers de combattans. En réduisant cette exagération , l'on ne peut douter que Thèbes n'ait été long-temps une ville immense. Quatre de ses principaux temples faisaient l'admiration de

Diodore ,  
liv. 1.  
Strabon ,  
liv. 13.

l'Égypte. Des murailles de vingt-quatre pieds d'épaisseur et de soixante-dix d'élévation, renfermaient le plus ancien dans une enceinte d'une demi-lieue. La piété des peuples et des rois y avait entassé l'or, l'argent, l'ivoire. Plusieurs avenues larges de cent pieds et longues de quatre cents, bordées à droite et à gauche de deux rangées de sphinx gigantesques et d'une matière précieuse, conduisaient à une grande place environnée de portiques, de statues colossales en marbre, de superbes obélisques, de nombreuses colonnes de granit rouge, dont la grosseur était de six brasses. Ces colonnes, ces sphinx, ces statues, existent encore dans la Thébaïde. On y retrouve des restes des magnifiques peintures, des hiéroglyphes sculptés, dont ces monumens étaient enrichis; et leurs débris,

Thévenot,  
Voyage en  
Égypte.

vainqueurs du temps, attestent, malgré ses outrages, malgré les peuples barbares qui les mutilent chaque jour, et la grandeur, et le génie des anciens habitans de l'Égypte.

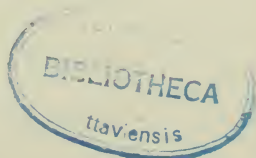
C'est là qu'était cette fameuse statue de Memnon, qui, soit par l'art de l'ouvrier, soit par la seule crédulité des peuples, passait pour rendre des sons harmonieux lorsqu'elle était frappée des premiers rayons du soleil. C'est là que l'on admirait le magnifique édifice élevé par Osimandias, l'un des successeurs de Busiris. Dans ce palais, selon Diodore, on voyait représentées en sculpture, les victoires de ce prince sur les Bactriens, peuple d'Asie; ses actions de grâces aux dieux d'Égypte; une assemblée de magistrats, dont le président portait au cou cette image de la

Justice, sans yeux et sans mains, dont nous avons déjà parlé. Une immense bibliothèque, appelée, comme on l'a vu, *Trésor des remèdes de l'âme*, occupait plusieurs grandes salles. Le tombeau d'Osimandias l'emportait sur tout le reste. Un cercle d'or, d'une coudée de largeur et de trois cent soixante-cinq coudées de circuit, environnait ce tombeau. Sur chacune de ces coudées étaient marqués le lever, le coucher du soleil, de la lune, et des autres constellations pour chaque jour de l'année. Les beaux-arts, la gloire et la magnificence semblaient s'être réunis pour éterniser ce beau monument.

Après cet Osimandias, qui paraît avoir porté ses armes jusqu'au milieu de l'Asie, on trouve un Uchoreus, fondateur de la ville de Memphis.

Cette cité , si célèbre, avait, dit-on ,  
150 stades de tour, ce qui ferait plus  
de sept lieues. Elle était située dans  
l'Égypte du milieu, nommée autre-  
ment Heptanome, à cause des sept  
gouvernemens dans lesquels on l'a-  
vait divisée; à l'endroit où le Nil se  
divise en deux branches, et va for-  
mer.....

Ici finit le manuscrit.





SERMON

SUR LA MORT.

1875

1875



---

## NOTE DE L'ÉDITEUR.

---

Si le fait n'était attesté par gens dignes de foi, on aurait de la peine à croire que la première production de Florian fut un sermon. Au reste, toute sa vie littéraire a prouvé qu'il possédait un talent aussi souple que distingué. Depuis la romance jusqu'à l'histoire, il a réussi dans tout; et je me plais à redire que l'opinion des juges suprêmes de la littérature française ne lui a point assigné la place qu'il

méritait. Les étrangers se sont montrés plus équitables.

Je reviens au sermon et à la circonstance qui y donna lieu.

Florian était page chez le duc de Penthièvre , et avait à peine seize ans , lorsqu'un jour on vint à parler de sermons devant lui. Avec la légèreté qui caractérise cet âge , notre jeune homme assura qu'un sermon était facile à faire , et qu'il viendrait à bout d'en composer un , s'il voulait s'en donner la peine. Le prince le prit au mot et paria cinquante louis qu'il n'y parviendrait pas. Le curé de Saint-Eustache était présent , et fut nommé juge du pari.

Au bout de quelques jours , le

page arrive, et présente à son protecteur le sermon qu'on va lire. Le choix du sujet, et la manière dont il est traité, causèrent une extrême surprise. Le prince s'avoua vaincu, et paya le prix de la gageure. Mais ce qui mit le comble à la satisfaction de Florian, et dut flatter singulièrement son amour-propre, c'est que le curé lui procura le plaisir d'entendre prononcer son premier ouvrage en chaire, et devant une assemblée nombreuse et choisie, qui conçut dès lors du jeune auteur les brillantes espérances qu'il a si bien réalisées. En effet, je connais tel sermon d'un prédicateur fameux, qui est bien loin de celui-ci pour la profondeur des

pensées, le choix des images et la vigueur du style.

Les deux dernières parties ont été imprimées il y a dix ans, mais l'exorde est encore inédit. On sera bien aise, sans doute, de voir le tout réuni et dans la forme usitée.



---

# SERMON

## SUR LA MORT.

---

*Memento, homo, quia pulvis es et in  
pulverem reverteris.*

Souviens-toi, homme, que tu es poussière,  
et que tu retourneras en poussière.

GENÈSE, chap. 3.

Ces paroles effrayantes attestent une vérité que tout nous retrace. Nous ne pouvons faire un pas sans qu'elle ne s'offre à nos yeux. La mort nous environne. Nous marchons sur des cercueils, le monde n'est qu'un vaste

tombeau; et nous avons besoin qu'en vienne nous parler de la mort! Chrétiens, jetez un coup d'œil sur vous-mêmes, pensez à vos amis, à vos parens, à vos frères, à ceux dont vous tenez le jour. Où sont-ils la plupart? Ils sont morts. *Pulvis es!*

L'incertitude du moment où la mort viendra nous frapper, est un motif de plus pour nous en occuper sans cesse. Demain, aujourd'hui, dans un instant peut-être, vous ne serez plus. L'heure de votre destruction va sonner; vous allez paraître au tribunal de l'Éternel, et vous n'y avez pas encore songé! Que dis-je? Mes frères, vous éloignez tout ce qui pourrait vous en retracer l'idée. En vain l'image de la mort vous environne, en vain les cris des mourans frappent vos oreilles, en vain vous foulez aux pieds

des cadavres; vous détournez les yeux, vous refusez de voir ce que vous serez un jour. L'effroi s'empare de vos âmes! Vous tremblez à l'aspect d'un cercueil! *Memento quia pulvis es!*

Ah! si vous étiez véritablement chrétiens, vous ne trembleriez pas; la mort ne serait pas effrayante pour vous. Vous la regarderiez comme la dernière heure d'un exil; vous l'attendriez sans la craindre. Sûrs d'être réunis dans le sein de votre Dieu, le moment de cette réunion serait celui du bonheur, et la mort ne serait plus pour vous que le passage d'une vie tranquille et innocente à une vie de gloire et de félicité. Mais vous craignez les suites de cette heure terrible; votre âme, tourmentée par le souvenir de vos crimes, redoute l'arrêt de son juge. La seule idée de paraître devant

lui vous épouvante ! Je le conçois : il n'est permis qu'à l'innocent de ne pas craindre la justice.

Si vous êtes des pécheurs , la pensée de la mort sera votre supplice ; et c'est le sujet de mon premier point. Si vous êtes des justes , et que vous viviez pour mourir , la pensée de la mort sera votre consolation ; et c'est le sujet de mon second point. Pénétrons-nous de cette grande vérité , et , pour parvenir à vous la faire sentir , invoquons les lumières de l'esprit saint par l'intercession de Marie , à qui nous dirons avec l'ange : *Ave , Maria.*

#### PREMIÈRE PARTIE.

La mort est partout. Elle est dans les titres que l'ambitieux cherche à obtenir ; elle est dans les richesses que



L'avare entasse; elle est dans les plaisirs que le voluptueux croit goûter. La mort est la base et la fin de tout. Suivez-moi dans le monde, chrétiens, contemplez avec moi tout ce que le monde adore; et voyez partout la mort.

Ce grand de la terre, qui, fier de sa haute naissance, de ses titres, de ses dignités, se croit pétri d'un limon plus noble que le mien; ce grand à qui nous payons le prix de ce qu'ont fait ses aïeux, et qui ose regarder nos hommages comme un tribut qu'il nous imposa le jour de sa naissance; ce grand doit tout à la mort, il est son ouvrage, il tient d'elle seule tout ce qui fait sa fausse gloire. Qu'il ose produire les titres qui l'élèvent au-dessus de ses égaux! chacun de ces titres est un bienfait de la

mort. Sa noblesse ? Elle est appuyée sur un monceau de cadavres. Plus ce monceau augmente, plus elle devient illustre. Ce tas de poussière est le trône de cette noblesse dont il est si vain , et bientôt lui-même va devenir un degré de ce trône funéraire. Ses dignités ? A qui les doit-il ? A la mort , qui a enlevé ceux qui les avaient méritées. La mort a moissonné l'homme ; le titre est resté , et cet ambitieux le tient de la mort.

#### DEUXIÈME PARTIE.

Cet avare qui a passé sa vie à diminuer ses besoins, qui a oublié que Dieu l'avait fait riche pour soulager le pauvre, cet avare est enfin parvenu à étouffer la nature. L'affreuse habitude de repousser loin de lui les mal-

heureux , l'a rendu sourd à leurs plaintes. Il n'entend pas les cris de cet infortuné qui lui demande du pain pour vivre encore un jour ; il ne voit pas ces enfans affamés qui s'arrachent un peu d'alimens arrosés de la sueur de leur père. Il repousse cette jeune fille qui , poursuivie par la misère et le crime , vient lui demander un secours qui soutiendra son innocence. Rien ne l'émeut, rien ne le touche ; son cœur féroce n'est plus capable d'être attendri. Il porte à son trésor l'argent qu'on voulait lui arracher , et l'y dépose en s'applaudissant de sa barbarie. Il n'éprouve pas même un remords. L'humanité souffrante ne crie pas pour lui. Mais la mort seule n'a pas perdu ses droits : elle va l'attendre jusque dans le lieu secret où il cache ses richesses. Le

barbare est ému en comptant son or. La seule idée qu'il faudra le laisser un jour, malgré lui, à d'avidés héritiers, vient empoisonner le plaisir qu'il a de l'entasser. Il regarde en soupirant ce vil métal qui fait le destin de sa vie. Pour la première fois quelques larmes coulent de ses yeux. La mort seule pouvant faire ce miracle, la mort seule pouvant se faire entendre à lui, elle s'est placée au milieu de ses trésors, et lui a crié de là: *Souviens-toi, homme, que tu n'es que poussière!*

---

**FABLES**

ET

**POÉSIES FUGITIVES.**



# POÉSIES FUGITIVES.

---

LES DEUX SOEURS,

OU

LA GLOIRE ET LA VERTU.

FABLE

*Adressée à madame la duchesse d'Orléans,  
et à monseigneur le prince Henri, qui  
avaient fait à l'auteur l'honneur de venir  
déjeuner chez lui.*

La gloire, lasse de travaux,  
Se mit à voyager. Sa suite était brillante :  
C'étaient des guerriers, des héros,  
Qui partout semaient l'épouvante.

On encensait la gloire en mourant de frayeur.

Elle était pourtant bonne femme,

Aimable et fière avec douceur.

Bientôt sur son chemin elle trouve une dame

Grande, noble, modeste et simple en ses habits ;

La candeur se peignait sur son front sans nuage,

L'aménité sur son visage ,

Et la bonté dans son souris.

A sa suite quelques amis

Peu nombreux , mais bien sûrs , formaient sa cour fidèle ;

L'air qu'elle respirait en devenait plus pur.

A peine de ses yeux la gloire a vu l'azur ,

Qu'elle court à ses pieds : « Je vous cherche , dit-elle ;

» De mes jours voici le plus beau.

» Je vous suivrai partout. Un sentiment nouveau

» M'avertit que vous seule êtes le bien suprême.

» J'ai triomphé souvent ; c'est un triste plaisir ;

» Je trouve plus doux de servir

» L'objet qu'on révère et qu'on aime. »

Elle dit. La vertu la traite comme sœur.

Ensemble elles font le voyage ;



Toutes deux y gagnaient ; la gloire, le bonheur ;  
La vertu, son plus digne hommage.

Ce matin , dans mon ermitage ,  
J'ai reçu ce couple enchanteur.



---

L'AIGLE ET LA FOURMI,

PAR M. DE FLORIAN ,

*En envoyant ses fables à M. Hérivaux.*

---

Du dieu qui lance le tonnerre ,  
Un beau jour l'oiseau favori ,  
Dirigeant son vol sur la terre ,  
S'abattit justement tout près d'une fourmi ,  
Qui , parmi la fougère ,  
Non loin de ses foyers ,  
En bonne ménagère ,  
Allait , venait , pour remplir ses greniers.  
Jugez de sa surprise en voyant si près d'elle

Le superbe habitant du céleste séjour!  
L'aigle ne la vit point : sa brillante prunelle  
Ne sut jamais fixer que le flambeau du jour.  
L'insecte veut d'abord regagner sa cellule ;  
Il s'arrête, il hésite, il avance, il recule ;  
Un désir curieux s'oppose à son retour,  
Et bientôt, bannissant un frivole scrupule,  
    Au roi des airs il veut faire sa cour.  
Méditant sa harangue et composant sa mine ,  
Vers l'aigle sur-le-champ la fourmi s'achemine.  
« O vous ! dit-elle, ô vous ! qu'en ces champêtres lieux  
    » Pour la première fois aperçoivent mes yeux,  
    » Excusez-moi, seigneur, si je vous importune ;  
        » Et souffrez qu'un moment  
    » Je goûte auprès de vous le doux contentement  
        » Que m'offre ma bonne fortune.  
        » Par quelques mets dignes de vous  
    » Je voudrais vous prouver mon respect et mon zèle ;  
    » Mais une humble fourmi n'a que ses vœux pour elle,  
    » Et le riche Plutus, de ses trésors jaloux,  
    » Ne m'en donna jamais la plus mince parcelle.

» Pour moi , daignez être indulgent ,  
» Et des grains qu'amassa ma pénible industrie,  
» Que votre seigneurie  
» Accepte le présent.  
» Si de ma faible offrande  
» Vous faites quelque cas ,  
» Du sort j'aurai reçu la faveur la plus grande ;  
» De ses longues rigueurs je ne me plaindrai pas.»

L'aigle sourit à notre discoureuse ,  
Et déployant son aile vigoureuse ,  
Il l'aide à s'y placer ; puis dans l'air s'élançant ,  
En un instant

Il l'emporte au-dessus de la voûte azurée ,  
Interdite , confuse , à peine rassurée.

Là , dans un palais enchanté ,  
Où de tableaux charmans une suite choisie  
Flatte l'esprit , le cœur , par sa variété ,  
Il l'accueille , et d'un air rempli de courtoisie ,  
Pour un peu de millet par elle présenté ,  
Il lui prodigue avec bonté  
Et le nectar et l'ambroisie.

---

A M. DE FLORIAN,

*Qui m'a donné un exemplaire de ses fables.*

---

De tes fables intéressantes  
J'ai lu l'agréable recueil.  
En dépit des leçons touchantes  
Qu'offrent tes peintures piquantes,  
D'un juste et pardonnable orgueil  
Déjà je respirais les vapeurs enivrantes,  
Et je ne voyais plus que ces fleurs séduisantes,  
    Qui me cachaient l'écueil.  
Je me souvins alors, grâce à mon bon génie,  
    De cette rare modestie  
Qui prête à tes talens un charme si flatteur.

Ne pouvant égaler l'ingénieux auteur,  
Je saurai l'imiter dans sa vertu chérie.

Crois-moi, l'unique sentiment  
Qu'en moi fait naître un si joli présent,  
C'est la reconnaissance.

La froide vanité ne flatte que l'esprit;  
Plus sage et plus heureux, mon cœur cherche et chérit  
Une plus douce jouissance.

Au fin et délicat conteur  
Qui fait si bien parler la tendre tourterelle,  
Et le lapin et la sarcelle,  
Et le berger et Philomèle,  
Le philosophe et le fermier penseur,  
Présenter une fable  
Est un projet peu raisonnable.

Tu n'as pas, je le sais, besoin de mon encens;  
C'est à Vénus donner une ceinture,  
A nos forêts de la verdure,  
Et des fleurs au printemps.

De ma muse indiscrete excusant le délire,  
A ses efforts daigne sourire.

Si le désir d'être agréé  
Suffit seul pour se faire lire,  
Je crois mon succès assuré.

HÉRIVAUX.

---

## GANZUL ET ZÉLINDE.

ROMANCE MAURE.

Dans un transport de jalousie,  
Zélinde avait banni l'amant  
Qui la chérit plus que sa vie  
Et fuit loin d'elle en gémissant.  
Bientôt Zélinde, mieux instruite,  
Se reproche sa cruauté.  
Comme un enfant, l'amour s'irrite,  
Et pleure de s'être irrité.

On vient lui dire que le Maure,  
En proie à ses vives douleurs,




En quittant l'objet qu'il adore ,  
A changé ses tendres couleurs.  
Le vert , emblème d'espérance,  
A fait place au tendre souci ;  
Un crêpe est au fer de sa lance ;  
Son bras porte un écu noirci.

Zélinde aussitôt est partie ,  
Lui portant d'autres ornemens ,  
Où le bleu de la jalousie  
Se mêle au pourpre des amans ;  
Le blanc , symbole d'espérance ,  
Se distingue à chaque ruban ;  
Le violet de la constance  
Brille sur le riche turban.

En approchant de la retraite  
Où Ganzul attend son destin ,  
Zélinde , craintive , inquiète ,  
Se repose sous un jasmin.

Elle envoie un fidèle page  
Chercher ce malheureux amant ;  
Ganzul croit à peine au message :  
L'infortune rend méfiant.

Il vole , il revoit son amante ;  
L'amour , l'espoir , troublent ses sens ;  
Zélinde , interdite et tremblante ,  
Rougit en offrant ses présens.  
Tous deux pleurent dans le silence ;  
Mais leur regard plein de douceur  
Rappelle et pardonne l'offense  
Dont a gémi leur tendre cœur.



---

**ROMANCE.**

---

O ma chère pastourelle!  
Je n'ose prétendre à ton cœur ;  
Mais laisse-moi mourir fidèle,  
Et c'est assez pour mon bonheur.

Quand mes yeux te peignent ma flamme,  
Tu détournes les tiens de moi.  
Hélas ! qu'importe ? je te voi ;  
Ce plaisir suffit à mon âme.

O ma chère pastourelle ! etc.

Quand je veux chanter ma Sylvie,  
Tu n'écoutes pas ma chanson ;

Mais comme j'y place ton nom ,  
Ma chanson est toujours jolie.

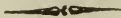
O ma chère pastourelle! etc.

Quand je te raconte ma peine ,  
Toujours tu changes de propos ;  
Mais en te parlant de mes maux ,  
Je sens moins le poids de ma chaîne.

O ma chère pastourelle! etc.

Quand je te trouve , tu m'évites ,  
Tu t'éloignes sans me parler ;  
Mais du moins , pour me consoler ,  
Je prends la place que tu quittes.

O ma chère pastourelle!  
Je n'ose prétendre à ton cœur ;  
Mais laisse-moi mourir fidèle ,  
Et c'est assez pour mon bonheur.



## A UN ROSSIGNOL.



Rossignol , rossignol charmant ,  
Qui , satisfait , libre , tranquille ,  
Chantes , voltiges doucement  
Dans cet oranger ton asile ,  
Tremble que des filets tendus  
Ne soient cachés sous cet ombrage.  
Rossignol , on ne chante plus  
Lorsque l'on est dans l'esclavage.

L'arbre qui te sert de couvert  
T'inspire trop de confiance ;  
Son beau feuillage est toujours vert ,  
C'est la couleur de l'espérance.

Ah ! prends-y garde ; le malheur  
Sans cesse et partout nous assiége.  
Hélas ! dans ce monde trompeur,  
L'espérance même e st un piège.

*Note de l'éditeur.* Ces vers ont été imprimés à la suite des *Mémoires d'un jeune Espagnol*, sous le titre de *Romance* ; ce qui est une erreur , car les rimes masculines et féminines ne sont point placées de même dans le premier et le deuxième couplet. J'en donne ici une copie nouvelle, dont la première partie est tout-à-fait différente de ce que l'on connaît, et surtout bien supérieure.

---

COUPLETS A M<sup>LLES</sup> V....

*Pour la fête de leur père,*

Sur l'Air du Vaudeville du *Maréchal*.

Le grand Martin , ton cher patron ,  
De bien prêcher avait le don ;  
C'était là qu'il bornait son zèle.  
Tu mérites plus de renom ,  
Tu nous convertis sans sermon ,  
Tu nous sers à tous de modèle.

Bon ami ,

Bon mari ,

Tendre père ,

Ta fête à tous les cœurs est chère.

Martin donnait de bons avis  
Aux jeunes filles du pays ,

Afin de sauver leur jeunesse;  
Les tiens sont encor mieux suivis,  
Et nous sommes en paradis  
Quand sur ton cœur ta main nous presse.

Bon ami,

Bon mari,

Tendre père,

T'a fête à tous les cœurs est chère.





## A MARIE.....



Vous portez à bon titre un nom cher et sacré,  
Vous ressemblez beaucoup à la belle Marie ;  
Comme elle vous aimez bien plus que votre vie  
Un enfant que dans peu vous verrez adoré.  
Comme elle, douce, aimable et quelquefois sévère,  
Vous savez allier sans projet, sans hauteur,  
Les grâces d'une vierge aux vertus d'une mère,  
Et la tendresse à la pudeur.  
Le Dieu des Juifs n'eut des yeux que pour elle,  
Le Dieu des arts de même vous chérit ;  
A Charles seulement vous êtes plus fidèle,  
Et, quoique très spirituelle,  
Vous n'avez nul commerce avec le Saint-Esprit.

---

A LA MÊME.

---

Vous avez de sainte Marie  
La grâce, la pudeur, l'air doux, noble et décent;  
Comme elle, à vos devoirs consacrant votre vie,  
Vous voyez votre dieu dans votre aimable enfant.

Mais n'allez point, comme Marie,  
Vous envoler un jour aux célestes lambris;  
Restez cent ans ici, car le vrai Paradis  
C'est où l'on est le mieux chérie.

---

## VERS

DE M. DE FONTANÈS

A FLORIAN.

Gessner, Théocrite et Virgile,  
Dès long-temps vous ont adopté :  
La muse aimable de l'Idylle  
Vous plaça même à leur côté.  
Mais suffit-il qu'on les égale ?  
Est-ce être digne, s'il vous plaît,  
De s'asseoir sans nul intervalle  
Entre Beauzée et Morélet ?  
Madame S. . . . est profonde  
(C'est un bruit qui court à la ronde),  
Et cependant, ô déshonneur !

Elle a redit à tout le monde  
Qu'il vous manquait de la vigueur.  
Il est bien vrai que les bergères  
Peintes dans vos heureux écrits  
N'ont pas de si grandes lumières  
Que les femmes des beaux esprits.  
Promettez un amour fidèle ,  
Chantez des airs doux et galans ,  
C'en est assez ! la bonne Estelle  
N'exige pas d'autres talens.  
En tout temps souvenez-vous d'elle ;  
Conservez les mœurs des hameaux ,  
Et, prenant un dieu pour modèle ,  
Du sein de la gloire immortelle  
Revenez garder vos troupeaux.  
Souvent pour le chaume rustique  
Du Louvre fuyez la prison.  
Ah ! le fauteuil académique  
Vaut-il un siège de gazon ?

---

## L'AMOUR ET L'AMITIÉ.



Tendre amitié, sous ton empire  
On trouve le bonheur que n'ont point les amans.

L'amour un instant peut suffire ;

Tu rends heureux dans tous les temps.

Il fait naître une vive flamme ;

Tu formes un tendre lien.

L'amour est le plaisir de l'âme,

Mais toi seule en es le soutien.

Amitié, reprends ton empire

Sur l'aveugle dieu des amans ;

Dans la jeunesse il peut suffire,

Tu rends heureux dans tous les temps.



## VERS

POUR LE PORTRAIT

DE M<sup>ME</sup> ÉLISABETH DE FRANCE,

SOEUR DU ROI.



Digne sœur d'un monarque auguste et bienfaisant,  
A faire des heureux elle passe sa vie ;  
Sa bonté, ses vertus , son air noble et touchant ,  
Donneraient , même aux dieux , un peu de jalousie  
Si le nom de Bourbon pouvait craindre l'envie.

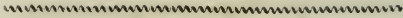


## A MADAME \*\*\*



L'amour en vous formant fit son plus bel ouvrage ;  
Esprit , beauté , talens , il sut tout réunir ;  
Mais , jaloux de régner sans le moindre partage,  
Chacun de vos attraits lui coûte un repentir.





## VERS

DE M. VARON A FLORIAN ,

*Qui , en lui envoyant ses fables , l'avait  
appelé très aimable.*



*Très aimable ! ce mot charmant  
Vraiment chatouille mon oreille ;  
C'est la piqûre de l'abeille ,  
Et j'en aime assez le tourment.  
Plaise à vos sœurs un peu coupables  
Que ce trop mensonger avenu  
Ne soit pas un dernier adieu ,  
Ni la dernière de vos fables !*





## RÉPONSE DE FLORIAN.



L'amitié flatte sans mentir,  
Et vous n'usez du privilège ;  
Sans lui vos vers seraient un piège  
Que ma vanité devrait fuir.  
Volontiers je m'y laisse prendre.  
Je crois ce que j'ai souhaité,  
Et préfère à la vérité  
Le doux plaisir de vous entendre.



## RÉPONSE

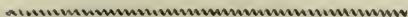
AUX VERS DE M. PATRAT

*A l'occasion de la chute d'ARLEQUIN ROI,*

DAME ET VALET.

---

J'ai lu plus d'une fois cette épître charmante  
Où vous daignez me consoler  
Des rigueurs d'un public toujours prompt à siffler  
Le sot homme d'esprit qui long-temps se tourmente  
Pour l'amuser une heure ou deux.  
Je ne suis pas venu dans un moment heureux :  
Je sais parler à peine, et tout le monde chante;  
Comment pourrais-je être entendu ?  
Mais vous m'avez compris, et je n'ai rien perdu.  
Je ne puis m'empêcher de chérir mon ouvrage,  
Puisqu'il m'attire une épître de vous.  
Du parterre italien je brave le courroux,  
Et j'aime mieux vos vers que son suffrage.

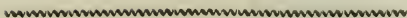


## QUATRAIN SUR LAUJON.



Des belles et des grands jadis enfant gâté,  
Laujon, toujours chantant ses chansons et les nôtres,  
Assez content de lui, fort satisfait des autres,  
S'endormit en rêvant son immortalité.





## ÉPITRE

AU CHANTRE DES PASTEURS DU GARDON

ET DE BEAURIVAGE.



Moi, qui plaçai mon ermitage  
Dans les bois du Palais-Royal,  
Qui ne fis de pèlerinage  
Qu'au spectacle, aux festins, au bal,  
Je veux le voir ce *beau rivage*,  
Ce beau vallon de Florian,  
Où la femme n'est point volage,  
Où le berger est toujours sage;  
Où le dieu qu'on nous peint enfant,

Peut visiter chaque bocage ,  
Sans trouver un cœur inconstant.  
Amour ! sur cet heureux rivage  
Jamais , jamais de ton bandeau  
Tu n'eus besoin de faire usage ,  
Ni de rallumer ton flambeau.  
Guide-moi près des sœurs d'Estelle ;  
S'il en est quelqu'une aussi belle ,  
D'un ensemble aussi séduisant ,  
D'une vertu si naturelle  
Et d'un esprit aussi piquant ,  
Je deviens à jamais fidèle ;  
C'est là mon dernier changement.  
Mais toi , qui viens de nous apprendre  
Que sur les rives du Gardon ,  
Toute bergère est aussi tendre  
Que sur les rives du Lignon ,  
De cette province lointaine  
Ne vins-tu pas en mission  
Pour prêcher aux bords de la Seine ?  
Tes discours , ta douce onction ,

Convertiront toutes les femmes.  
Je vois, je vois déjà nos dames  
Voler en foule à tes sermons,  
Et s'enorgueillir dans leurs âmes  
De mettre à profit tes leçons.  
Poursuis donc un si noble ouvrage,  
Et garde le cœur d'un berger :  
Ne va pas devenir volage,  
En prêchant de ne point changer.  
Compose bien ton oratoire :  
Car plus d'un saint s'est perverti  
En regardant trop l'auditoire  
Que son art avait converti.

Le frère PAUL \*,  
Ermite de Paris.

\* Mr Gudin.



## VERS

DEMANDÉS A L'AUTEUR

PAR MADAME DE V.....,

POUR SA MÈRE.

De tes bienfaits le moins grand fut la vie.  
Tu m'éclairas dès mes plus jeunes ans;  
Pour me donner le doux titre d'amie  
Tu devanças ma raison et le temps.

Quand tu guidais mon enfance si chère,  
Ton cœur, hélas ! prit des soins superflus;  
Il m'a suffi de voir, d'aimer ma mère,  
Pour bien connaître et chérir les vertus.

## TRADUCTION

DE L'ODE XXXIII D'ANACRÉON.



*Note de l'Éditeur.* Je réimprime cette ode d'abord pour réparer une omission essentielle que j'ai remarquée dans toutes les éditions des œuvres de Florian. Le cinquième vers manque partout, et il est indispensable de le rétablir pour le sens et pour la fidélité, car il existe dans l'original et dans toutes les autres traductions.

En second lieu, il m'a paru intéressant de mettre à la fois ces diverses traductions sous les yeux du lecteur. Cette comparaison ne peut que tourner à l'avantage de Florian, et



j'éprouve un plaisir infini à lui procurer ce nouveau triomphe.

TRADUCTION *de madame Dacier.*

Aimable hirondelle , tu reviens toutes les années au printemps , et tu fais ton nid ; l'hiver , tu disparais et tu t'en vas à Memphis ou en Éthiopie. Mais l'amour niche perpétuellement dans mon cœur , et il y a toujours des petits. Les uns ne commencent qu'à avoir des plumes et les autres sont encore dans la coque. Il y en a aussi qui sont à demi éclos , et l'on entend incessamment la petite voix de ceux qui ont percé la coquille avec leur bec. Les plus âgés nourrissent les plus jeunes , qui , devenant grands dans un moment , couvent aussi et ont des pe-

tits. Que ferai-je donc ? Car il n'y a pas moyen qu'un seul cœur puisse loger une si grande troupe d'amours.

TRADUCTION de *Moutonnet de Clairfonds.*

Tu reviens tous les ans, hirondelle chérie ; tu construis ton nid pendant les beaux jours, et l'hiver tu pars subitement pour revoir ou les bords du Nil, ou Memphis. Cupidon fait continuellement son nid au fond de mon cœur. Un amour veut essayer ses ailes, un autre est encore dans la coque, tandis qu'un troisième est seulement à demi éclos. Ces petits amours ne cessent de pousser des cris confus. Les plus âgés nourrissent les plus jeunes, qui, devenus bientôt grands eux-

mêmes ,en produisent d'autres à leur tour. Que deviendrai-je ? Il m'est impossible de porter dans mon cœur cet essaim nombreux d'amours.

TRADUCTION *de M. de Saint-Victor.*

LA NICHÉE D'AMOURS.

Tous les ans, aimable hirondelle,  
Tu reviens voir mon doux pays ;  
L'été tu fais ton nid ; l'hiver à tire-d'aile  
Tu voles vers les bords de la riche Memphis  
Attendre la saison d'un nouvel hyménée.  
Las ! dans mon cœur, tant que dure l'année,  
L'amour niche et fait ses petits.  
L'aîné de ces petits, à son aile novice  
Ose déjà se confier ;  
De sa coquille le dernier  
N'a point encor rompu le fragile édifice :  
L'autre de sa prison est sorti presque entier.

Aux bords du nid, la bruyante famille  
Se presse, s'agite, sautille ;  
Par les plus grands les moindres sont nourris.  
Leur nourriture à peine est achevée,  
Qu'aussitôt chacun d'eux d'amours aussi jolis  
Fait à son tour une couvée.  
Leur nombre augmente tous les jours.  
Que faire ? Bien grande est ma peine ;  
Car l'entreprise serait vaine  
De vouloir de mon cœur arracher tant d'amours.

TRADUCTION *de Florian.*

Quand le printemps se renouvelle,  
Je te vois, aimable hirondelle,  
Au nid qu'avec art tu bâtis  
Revenir faire tes petits,  
*Puis vers le Nil, près de Memphis,*  
Retourner vite quand il gèle.  
Dans mon cœur l'amour en tout temps  
Établit son nid, sa demeure ;

Ses petits naissent à toute heure ,  
Et l'heure d'après ils sont grands.  
L'un n'a point de duvet encore ,  
Déjà son frère est près d'éclore ;  
Celui-ci demande à couvrir ,  
Celui-là sort de la coquille ,  
Ses aînés viennent l'élever ;  
Les plus forts ont déjà famille :  
Tous ont besoin d'être nourris ;  
Pour peu que je les fasse attendre ,  
Ce sont des pleurs, ce sont des cris..!  
Je ne sais plus auquel entendre.





**OPUSCULES**  
**DRAMATIQUES.**





LES  
DEUX N'EN FONT QU'UN,  
PROVERBE

Joué à Sainte-Assise pour Monseigneur  
le Prince Henri.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN, compositeur de musique,  
et improvisateur.

GERMON.

DORVAL.

BRAVO, valet d'Arlequin.

LES

DEUX N'EN FONT QU'UN,  
PROVERBE.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN à l'orchestre.

MESSIEURS, en voilà assez. Je suis fort content de cette musique-là ; mais je me sens en train de composer : ainsi je vous prie de me laisser la place. J'ai un opéra à finir, et ce n'est pas une petite affaire. Aussitôt que j'aurai terminé un acte, je vous rappellerai pour que nous l'exécutions ensemble. Votre serviteur, Messieurs. Holà, Bravo !

SCÈNE II.

ARLEQUIN , BRAVO.

ARLEQUIN , *appelant.*

Bravo ?

BRAVO.

Monsieur ?

ARLEQUIN.

Arrive donc.

BRAVO.

Me voilà , Monsieur.

ARLEQUIN.

Des plumes , de l'encre , du papier réglé et mon piano. (*Il chante.*) Je suis bien en train aujourd'hui. Allons , allons , je vais faire de la bonne besogne.

BRAVO.

Allez-vous travailler à votre nouvel opéra ?

ARLEQUIN.

Sans doute, et dans quinze jours je compte bien le faire jouer. Prépare-toi d'avance avec tous tes amis ; il faudra que les applaudissemens couvrent l'orchestre.

BRAVO.

Oh ! Monsieur, nous sommes prêts, nous allons tous les jours nous exercer dans la salle.

ARLEQUIN.

C'est fort bien. Je te répons qu'il y aura du monde à mon opéra : si ce n'est pas dans la salle, ce sera sur le théâtre ; car non-seulement tout le régiment des gardes y sera employé, mais encore le guet à cheval.

BRAVO.

Vous avez raison, Monsieur. Il n'y

a que cela qui donne un peu d'intérêt à un ouvrage.

ARLEQUIN.

Laisse-moi.... je me sens inspiré.

### SCÈNE III.

ARLEQUIN seul.

Il se met au piano , et chante en ayant l'air de noter.

Je crois que le succès de celui-ci est bien certain. D'abord, un sujet neuf, et neuf à un point!... Je répons de la réussite. Le titre doit plaire à la nation: LA BATAILLE DE MARIGNAN, tragédie en douze actes! jamais on n'a vu cela. Les douze actes pourront effrayer un peu; mais je ne peux pas moins en vérité, et les gens instruits en conviendront. J'espère que l'on ne viendra pas me chicaner sur la règle des vingt-quatre heures. Cette bataille a duré trois jours; à

quatre actes par jour, c'est bien modeste, cela fait ma douzaine; et c'est neuf. D'ailleurs le rôle de François I<sup>er</sup> doit à lui seul faire réussir la pièce. Ah çà! je commence par mon chœur de Suisses, au moment où la gendarmerie les coupe par morceaux. Cela doit être superbe! c'est là que je dois m'abandonner à tout mon génie, et faire une musique bruyante, terrible, épouvantable; employer surtout les trompettes pour bien exprimer la douleur, avec cinq ou six timbales pour imiter les cris des mourans. On a beau dire, les trompettes! et les timbales! c'est la véritable musique de l'âme, la seule qui arrive au cœur. (*Il chante.*) Récitatif de la cavalerie française (*il chante*), andantino pour l'artillerie, (*il chante*), puis une petite ariette pour le roi (*il chante*). C'est à merveille. Je commence par l'air, ensuite je ferai les paroles. Après l'ariette du

roi , la gendarmerie arrive. Il faut changer de ton. En quel ton la mettrai-je , ma gendarmerie ? Ma foi , je m'en vais la mettre en *ut* , c'est le vrai ton d'une bataille (*il chante*). Ah ! une bataille , cela fait bien du bruit , *ut* n'est pas assez fort ; mettons-la en *mi grand dièse* , cela vaudra mieux (*il chante*) : oui , oui , c'est beaucoup mieux. Attaque des Suisses (*il chante*) ; plaintes des mourans (*il chante*) ; cris des vainqueurs (*il chante*).

## SCÈNE IV.

ARLEQUIN, BRAVO, GERMON,  
DORVAL.

BRAVO.

Monsieur, voilà deux personnes qui voudraient vous parler.



## SCÈNE V.

ARLEQUIN, GERMON, DORVAL.

ARLEQUIN.

Mon Dieu ! qui vient donc me troubler dans ce moment-ci ? J'allais gagner une bataille, et la voilà perdue. Voyez pourtant à quoi cela tient ! Que demandez-vous , Monsieur ?

GERMON.

Monsieur, ai-je l'honneur de parler à M. Arlequin , fameux compositeur italien ?

ARLEQUIN.

Oui , Monsieur, c'est moi-même.

DORVAL.

Monsieur, je viens aussi m'adresser à M. Arlequin , fameux improvisateur italien.

ARLEQUIN.

C'est toujours moi, Messieurs. Qu'y a-t-il pour votre service ?

GERMON.

Voici ce que c'est, Monsieur. Une grande dame...

ARLEQUIN.

Ah ! je vois ce que c'est ; c'est un poëme que l'on veut me donner à mettre en musique, je sens cela.

GERMON.

Non, Monsieur.

ARLEQUIN.

Je vous avouerai franchement, Monsieur, que je n'aime point à mettre en musique les poëmes que je n'ai pas faits. Mon génie est captif, il ne travaille pas à son aise, et je suis dans

l'usage de faire moi-même et mes poèmes et ma musique.

GERMON.

Mais, Monsieur, il n'est pas question...

ARLEQUIN.

Monsieur, j'y ai déjà été pris, voyez-vous. On m'a apporté comme cela des paroles qui ne valaient pas le diable, j'ai eu la faiblesse de m'en charger; qu'est-il arrivé? mes opéras jusqu'à présent n'ont jamais pu avoir qu'une demi-représentation. Le public, piqué contre moi de ce que je ne fais pas et les paroles et la musique, n'a jamais voulu laisser achever aucun de mes ouvrages, et on a toujours été obligé de baisser la toile dès la seconde scène.

GERMON.

Mais, Monsieur, je ne viens point...

ARLEQUIN.

Cela m'a corrigé, Monsieur. J'ai là deux opéras tout prêts , dont la musique et les paroles sont de moi. Ce sont deux chefs - d'œuvre ! véritablement on n'aura jamais rien vu de pareil. L'un est LA BATAILLE DE MARIGNAN , sujet vraiment national , héroïque , et dans un genre tout - à - fait nouveau. Toute ma musique est faite , je n'ai plus que les paroles à achever. Permettez que je vous joue mon deuxième acte ; c'est un morceau piquant , je vous assure. La toile se lève , et l'on voit le pape , les cardinaux et tout le sacré collège , qui , inquiets des projets de François I<sup>er</sup> , chantent un petit chœur , à voix basse en *si bémol* , tout - à - fait joli ; écoutez...

DORVAL.

Eh ! Monsieur , je n'ai pas le temps d'entendre votre opéra , ni votre chœur

de cardinaux. Je suis envoyé vers vous par un grand prince , qui...

ARLEQUIN.

Oui , qui a entendu parler de mes talens , et qui voudrait que j'allasse chez lui faire la lecture du dernier opéra que je viens d'achever.

DORVAL.

Non , Monsieur, il ne s'agit point...

ARLEQUIN.

Écoutez : quoique je ne sois pas dans l'usage de me prodiguer, et de lire mes ouvrages à d'autres qu'à mes amis intimes , j'irai cependant chez votre prince , je lui porterai une MORT DE CÉSAR, qui véritablement l'enchantera. Elle est tout-à-fait terminée , et nous devons commencer dimanche les répétitions.

DORVAL.

Je vous assure , Monsieur...

ARLEQUIN.

Oui, oh! je vous crois; vous mourez d'envie d'en entendre quelque chose: eh bien! je suis bon, je ne sais rien refuser. Écoutez, Monsieur, écoutez, et jugez si jamais la terreur, la tendresse, la sensibilité, enfin tous les petits ingrédients qui entrent dans un opéra, ont été fondus avec plus de... Vous allez voir, écoutez.

DORVAL à *Germon*.

Ah! quel homme!

GERMON.

Cela doit être admirable, Monsieur; mais voulez-vous nous faire la grâce de nous entendre?

ARLEQUIN.

Parlez, Messieurs, parlez; mais parlez l'un après l'autre, et soyez brefs, car je n'aime pas les babillards.

DORVAL.

Monsieur, voici le fait en quatre mots.

Un grand prince à qui je suis attaché doit recevoir chez lui un héros : il ne veut point lui donner de fête , parce que le héros ne les aime pas ; et puis , dans la plupart de ces fêtes , il y a de l'ennui , du mensonge ; et notre prince n'a jamais ennuyé ni menti. D'ailleurs , comme il n'est occupé que du plaisir de recevoir son hôte , il n'a pas le temps de chercher des rimes , et il vous demande...

ARLEQUIN.

Un grand opéra , vraisemblablement ?

DORVAL.

Pas du tout : rien qu'un couplet analogue à la circonstance.

ARLEQUIN.

Ce n'est que cela ? Mon Dieu ! vous n'avez qu'à dire ! De quelle espèce est le héros que vous voulez chanter

car il y en a que l'on chante bien plus facilement les uns que les autres.

DORVAL.

Oh ! celui-ci est des plus aisés. Sa gloire n'a jamais fait que du bien , et quoiqu'il ait gagné bien des batailles , il a fait encore plus d'heureux que de prisonniers.

ARLEQUIN.

J'entends. Diable ! il faut que je fasse du bon ; car si je faisais de mauvais couplets , on dirait que c'est ma faute ; le sujet prête tant ! Je vais rêver à cela. Et vous , Monsieur , que demandez-vous ?

GERMON.

Monsieur , je viens de la part d'une grande dame qui , devant recevoir chez elle un très illustre et très aimable voyageur , voudrait aussi lui chanter un couplet.



ARLEQUIN.

Eh bien ! qui l'en empêche ? est-ce qu'elle n'en peut pas faire ?

GERMON.

Oh ! que si , Monsieur. Si elle voulait , elle vous damerait le pion ; mais , s'il faut parler franchement , elle fait ordinairement des choses si fort au-dessus de ces misères-là , que son esprit aurait bien de la peine à se rapetisser jusqu'à des couplets. Elle dira à ce voyageur des choses qui vaudront infiniment mieux ; mais , malgré cela , elle veut lui chanter ce petit couplet , à peu près comme on est bien aise d'ajouter une petite marguerite de pré à un beau bouquet de roses.

ARLEQUIN.

Elle l'aura , Monsieur , elle l'aura. Dites-moi seulement ce que c'est que ce voyageur.

GERMON.

Monsieur, on en parle beaucoup dans le monde. Il fait tout ce qu'il peut pour se cacher : il a changé de nom , il a quitté ses cordons ; mais comme il n'a pu quitter son esprit , on le reconnaît toujours.

ARLEQUIN.

Oh ! je sais qui c'est , je sais qui c'est. Votre héros et votre voyageur , c'est la même chose , les deux n'en font qu'un ; et je connais aussi votre prince et votre grande dame, ils ne font qu'un non plus. Ah ! laissez-moi faire , je vais vous donner des couplets : on n'a pas besoin d'esprit pour chanter ces personnes-là. Attendez , attendez ; je vais écrire ce que j'ai entendu dire à tout le monde. Vous aurez chacun votre couplet ; mais j'ai une grâce à vous demander. Si par hasard , quand vous porterez ces couplets , il se trou-

vait là une certaine princesse que tout le monde révère et adore , je vous prie de lui parler de moi , qui suis son plus fidèle serviteur , et de lui dire aussi un petit couplet que je vais faire à son intention. Je ne vous demande qu'une minute. (*Il écrit.*)

DORVAL.

Nous vous en donnons quatre.

ARLEQUIN.

Voici celui pour votre prince. Vous regarderez ce héros, et vous lui direz :

Oui , vous deviez une visite  
Au petit-fils du roi chéri ;  
Croyez que tout bon cœur palpite  
Au nom de Philippe et d'Henri.  
Que la douce amitié vous lie :  
Tous deux vous êtes des vainqueurs ,  
Vos talens enchainent l'envie ,  
Ses bienfaits enchainent les cœurs.

Pour vous, Monsieur, vous regarderez aussi le voyageur et la grande dame, et vous leur direz :

Lorsque Mars quittait son tonnerre,  
 Par Vénus il était fêté;  
 Henri, le vrai Mars de la terre,  
 Par Montesson sera chanté.  
 Voir ces deux noms en compagnie  
 Ne surprend personne aujourd'hui,  
 C'est toujours le sort du génie  
 D'attirer la gloire après lui.

Et si vous voyez la princesse dont je vous ai parlé, vous lui chanterez :


Aurions-nous complété la fête,  
 Si nous ne disions rien de vous,  
 Vous qui faites tourner la tête  
 A celui qui la tourne à tous ?  
 Dans ce jour digne de mémoire,  
 Ici, quel aimable embarras !  
 Beauté, talens, vertus et gloire,  
 C'est à qui cèdera le pas.

Ce n'est pas tout, Messieurs. Il y a un vieux proverbe qui dit : Dis-moi

qui tu es , je te dirai qui tu hantes. Ce héros-là pourrait bien avoir près de lui un autre héros : si par hasard c'était celui dont votre nation est si fière , celui qui ne craint ni le feu ni l'eau , je vous prie de lui chanter ce petit couplet :

C'est aujourd'hui que je regrette  
De ne pas chanter les héros ;  
J'aurais besoin d'une trompette ,  
Je n'ai que de faibles pipeaux.  
Je crois revoir dans cet asile  
Les soutiens d'un siècle fameux ;  
Philippe , Turenne , Tourville ,  
Et Deshoulière au milieu d'eux.

Voilà , Messieurs , non tout ce que je pense , mais tout ce que je peux rimer. Je n'ai qu'une recommandation à vous faire ; c'est , si les couplets ne réussissent pas , de ne pas dire qu'ils sont de moi.





LA

**FETE DE MARIE,**

**DIVERTISSEMENT.**

PERSONNAGES.

ARLEQUIN.

SONNET, poëte.



LA

FÊTE DE MARIE,  
DIVERTISSEMENT.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

SONNET seul.

Il est à une table et travaille.

SCÈNE II.

SONNET, ARLEQUIN.

SONNET.

Que demandez-vous , mon ami ?

ARLEQUIN.

N'est-ce pas vous qui êtes M. Sonnet ?

SONNET.

Vous voulez dire M. Sonnet ?

ARLEQUIN.

Oui , M. Sonnet , ce grand esprit !

SONNET.

C'est moi , mon ami , c'est moi.

ARLEQUIN.

Qui écrit tout ce qui lui vient dans la tête ? qui est académicien ?

SONNET.

C'est-à-dire que je suis de l'Académie royale de musique. Que vous faut-il ?

ARLEQUIN.

Monsieur , voici ce dont il s'agit. Je suis domestique dans une maison...et... nous sommes plusieurs domestiques dans cette maison... c'est une fort bonne maison... Il arrive que la maîtresse de la maison... qui est mariée avec le

maître de la maison... c'est une excellente maîtresse de maison , et tous les gens de la maison seraient bien aises... parce que dans cette maison....

## SONNET.

Ah çà ! ne vous serait-il pas possible de me dire tout de suite ce que vous désirez , sans entrer dans tous les détails de votre maison ?

## ARLEQUIN.

Je fais de mon mieux, je vous assure ; mais c'est que je n'ai pas l'habitude de parler à des gens d'esprit, cela me brouille. Enfin , pour abréger, et ne pas tout vous dire, vous saurez que notre maîtresse a été baptisée.

## SONNET.

Si cela vous est égal, passons à son mariage.

## ARLEQUIN.

Non ; il est nécessaire que je vous

186 LA FÊTE DE MARIE ,

dise qu'on lui a donné le nom de Marie. Or, la fête de Sainte Marie , c'est demain : nous voudrions lui donner un bouquet , et lui dire tout ce que nous avons dans le cœur pour elle. Nous savons bien l'aimer et cueillir des fleurs ; mais nous ne savons arranger ni nos fleurs ni nos sentimens. Vous êtes un homme d'esprit , vous ! vous avez de l'esprit ; faites-nous notre bouquet : vous ne fournirez que la main-d'œuvre, et chacun de mes camarades vous donnera un mois de ses gages , si vous pouvez avoir de l'esprit pendant un quart d'heure.

SONNET.

La proposition ne me déplaît point.  
Avez-vous là votre argent ?

ARLEQUIN.

Oh , mon Dieu ! oui , Monsieur. Vous voilà payé d'avance ; mais il faut avoir la bonté de vous y mettre tout

de suite , car c'est demain , voyez-vous.

SONNET comptant l'argent.

Soyez tranquille, je vous réponds de tout. Vous ne me connaissez pas ; je fais cent vers par heure.

ARLEQUIN.

Oh ! je vous crois. Mais si cela vous est égal , ne nous donnez pas de ceux-là. Quand ils se pressent si fort de venir , ils oublient souvent la moitié de ce qu'il leur faut.

SONNET.

Vous serez content, laissez-moi faire ; dites - moi seulement ce que c'est que votre Marie.

ARLEQUIN.

Oui-dà , je le veux bien ; nous avons toujours du plaisir à répondre à cette question-là. C'est la meilleure femme du monde ; et n'allez pas croire là

188 LA FÊTE DE MARIE,

dessus qu'elle est bête , parce que vous autres gens d'esprit , quand vous êtes méchants , vous traitez d'imbéciles les gens bons. Point du tout. Notre Marie est bonne précisément parce qu'elle n'est point bête ; elle fait beaucoup de bien , c'est sa manière de s'amuser ; elle est toujours de bonne humeur. Rire et donner, voilà sa vie. Dans sa jeunesse, elle a été fort aimable , et elle n'a perdu de sa jeunesse que le numéro de son âge.

SONNET.

Ah çà , qui doit chanter les couplets que vous me demandez ?

ARLEQUIN.

D'abord il m'en faut un pour moi , et deux si cela se peut , et les plus jolis, entendez-vous ? Ensuite , il y a le maître de la maison , l'époux de Marie , qui sera sûrement bien aise de lui chanter un joli couplet. C'est son bon

ami, c'est l'homme qu'elle aime le plus au monde. Enfin , vous m'entendez , il faut fourrer là quelque chose de gentil. Ah ! vous avez encore une dame, parente de notre Marie ; il faut un couplet pour cette dame-là. Ensuite il y a deux demoiselles qui ont une jolie voix , et qui seraient très fâchées de ne pas chanter Marie ; il faut un couplet au moins pour chacune. De ces deux couplets-là , vous en pourrez faire un très court , parce que l'une de ces demoiselles est très petite , et il faut toujours proportionner les choses. L'autre couplet, il faut qu'il soit étoffé, entendez-vous ? par la raison que...

## SONNET.

C'est bon , mon ami , me voilà au fait. Laissez-moi seul , et revenez dans une demi-heure ; tout sera prêt.

## ARLEQUIN.

Oui ; mais n'allez pas nous intro-

duire là-dedans de vos maximes de l'Académie royale de musique, cela les endormirait. Il nous faut quelque chose de doux, de gentil, de chantant... la, de ces petites choses que l'on retient.... sur des airs de la *Lanterne magique*... enfin... vous m'entendez ! Votre serviteur. (*Il sort.*)

## SCÈNE III.

SONNET seul.

S'il croit que je vais mettre beaucoup de soin à ses couplets, il se trompe fort. Quand on a un poëme épique prêt dans la tête, on songe bien à des chansons ! Voyons pourtant... (*il fredonne*). Ma foi, cela suffit ; je ne serai pas là quand ils les chanteront. Écrivons. Et d'un... voilà pour le mari. Voyons pour ces dames... (*il fredonne*). Ces drogues-là nous coûtent plus qu'un chant tout entier ! Il faudrait pourtant tâcher de mettre deux



pensées dans les quatre (*il chante*). Ma foi , tant bien que mal , les voilà faits.

SCÈNE IV.

SONNET, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Monsieur, je viens bien vite pour vous dire...

SONNET.

Votre affaire est faite.

ARLEQUIN.

Déjà ?

SONNET.

Oh , mon Dieu ! oui.

ARLEQUIN.

Diable ! vous êtes un habile homme.  
Et c'est du bon ?

SONNET.

Vous en serez content.

ARLEQUIN.

Je revenais vous dire que j'ai rencontré notre maître, l'époux de madame Marie. Il m'a rendu mon argent , il a pensé même se fâcher ; car il prétend que nous l'aurions volé, s'il ne s'était pas mêlé tout seul de la fête de sa femme. Il m'a envoyé tout de suite cueillir toutes les fleurs de son jardin. Donnez-moi vite son couplet, que je le lui porte, et nous verrons un peu comment vous vous en êtes tiré.

SONNET.

Tenez , mon ami. Au lieu d'un j'en ai fait deux.

ARLEQUIN.

Voyons.

SONNET *chante.*

Lorsqu'ici chacun se dispose  
A vous fêter , à vous fleurir ,

Exprès j'ai cueilli cette rose,  
Que je me plais à vous offrir.  
Et de fraîcheur et d'élégance  
Je voulais l'emblème parfait;  
Où rencontrer cette alliance,  
Si ce n'est dans votre portrait?

ARLEQUIN.

Ma foi, Monsieur, c'est fort joli. Et  
le second?

SONNET.

Qu'ai-je dit? Un pareil hommage,  
En ce jour est insuffisant;  
Doit-on choisir, pour votre image,  
Ce qui ne dure qu'un instant?  
Cette fleur qui paraît jolie,  
Hélas! ne brille qu'un matin;  
Mais vous, on vous trouve, Marie,  
Plus belle encor le lendemain.

ARLEQUIN.

C'est charmant, vrai! et je m'y con-  
nais, entendez-vous? Voyons le mien  
à présent.

194 LA FÊTE DE MARIE,

SONNET.

Voici celui de l'une des deux demoiselles dont vous m'avez parlé.

ARLEQUIN.

Ah, oui! je suis curieux. (*A part.*)  
Sans doute il me donnera le mien après.

SONNET.

Il faudra varier les airs, afin d'éviter la monotonie.

ARLEQUIN.

Oui, pour ne pas ressembler à l'Académie royale de musique.

SONNET.

Y êtes-vous?

ARLEQUIN.

Je vous attends.

SONNET *chante.*

Est-ce dans des vers impromptus  
Que l'on peut détailler les grâces ,  
Les nombreux talens , les vertus  
Que l'on voit briller sur vos traces ?  
En vain voudrait-on vous parer  
Des charmes de votre patronne ;  
A qui peut-on vous comparer ?  
Vous ne ressemblez à personne.

## ARLEQUIN.

Je crois que celui-là est encore plus  
délicat que les autres. Ce sera pour  
l'aînée. Maintenant celui de la cadette.  
(*A part.*) J'espère que mon tour arri-  
vera ensuite.

SONNET *chante.*

Pour vous , madame , avec raison ,  
Cette patronne fut choisie ;  
Car en décomposant son nom ,  
Chacun trouve *aimer* dans *Marie* .  
Comme on l'adore dans les cieux ,  
On vous adore sur la terre ;

196 LA FÊTE DE MARIE ,

De son image dans ces lieux ,  
Vous êtes la dépositaire.

ARLEQUIN.

Ah ça ! c'est très bien ; mais , après  
tous ces éloges-là , il me semble que je  
n'aurai plus rien à lui dire , moi.

SONNET.

Soyez tranquille.

ARLEQUIN *à part.*

Ah ! je vois ce que c'est ; il a gardé le  
mien pour le dernier. Alors ce doit  
être le meilleur. C'est clair , aux der-  
niers les bons. Voyons le mien à pré-  
sent.

SONNET.

Comment , le vôtre ?

ARLEQUIN.

Oui , mon couplet ?

SONNET.

Ma foi , je l'ai oublié.

ARLEQUIN.

Comment ! je n'en ai point ?

SONNET.

Mais vous ne m'avez pas dit qu'il  
vous en fallait un.

ARLEQUIN.

Je vous ai dit qu'il fallait commencer  
par moi , que c'était moi le premier,  
que je devais avoir le meilleur... et  
vous allez m'oublier..!

SONNET.

Mais...

ARLEQUIN.

Mais ! vous êtes un imbécile... et le diable m'emporte si jamais je m'adresse à vous. Allez , tout bien réfléchi , je suis fort aise que vous m'ayez oublié , car vos couplets ne valent pas le diable ; et j'aime encore mieux ne rien dire que d'aller chanter des sottises.

SONNET.

Mais , mon ami , on peut réparer...

ARLEQUIN.

Laissez-moi tranquille ; je sais ce qui me reste à faire... Faites-vous des pièces de théâtre , monsieur l'auteur ?

SONNET.

Certainement.

ARLEQUIN.

Eh bien ! je vous attends au premier opéra.



## SONNET.

Écoutez , mon ami , sortons ensemble , allons aux Tuileries , et , tout en nous promenant , je promets de vous faire , non pas un couplet , mais une épître pour votre Marie.

## ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est que cela , une épître ?

## SONNET.

C'est une pièce de vers.

## ARLEQUIN.

Mais cela ne se chante pas , et moi j'aime qu'on chante.

## SONNET.

Fi donc ! cela vaut cent fois mieux. D'ailleurs , si vous voulez absolument de la musique , je vous ferai mettre cette épître en récitatif.

200 LA FÊTE DE MARIE ,

ARLEQUIN.

Hé non ! de par tous les diables ! j'aimerais mieux la mettre en ballet. Bonjour, Monsieur. (*Il s'éloigne avec colère.*)

SONNET.

Écoutez donc, mon ami, j'ai là, dans mon carton de vers de commande, quelques morceaux qui me sont restés. Attendez un instant, j'y vais jeter un coup d'œil ; peut-être trouverons-nous ce qu'il vous faut.

ARLEQUIN.

Dépêchons. (*A part.*) Puisque je l'ai payé, tâchons d'en tirer quelque chose, vaille que vaille.

SONNET *cherche dans un carton.*

Voulez-vous cela ?

Depuis vingt siècles à peu près ,  
A la vierge Marie , en vers ou bien en prose ,

En hébreu , en latin , en grec , russe ou français ,  
On dit toujours la même chose.  
Entre elle et vous , sans contredit ,  
Je vois très grande différence ;  
Si l'on voulait de votre esprit ,  
De vos talens , de votre sapisence ,  
De cette bonté qui ravit ,  
Enfin de ce qui nous séduit ,  
Répéter ce que chacun pense ,  
Certe on n'aurait jamais tout dit.

ARLEQUIN.

Ça n'est pas mal , mais je n'aime pas  
votre sapisence.

SONNET.

Sapisence ! sagesse ! en parlant de la  
vierge Marie , c'est le mot technique.

ARLEQUIN.

Aïe ! aïe ! en voilà encore un que  
je ne comprends pas. Non , donnez-moi  
quelque chose de plus simple.

202 LA FÊTE DE MARIE ,

SONNET, *qui a cherché dans le carton.*

Voilà votre affaire ; prenez sans voir.

ARLEQUIN.

Non , non. Pas de ça , Lisette. Il faut  
que je sache si cela vaut mon argent.

SONNET.

Hé mon Dieu ! ces valets sont cent  
fois plus difficiles que les maîtres ! (*Il  
déclame.*)

En vers , en prose , en musique , en peinture ,  
On a célébré vos beaux yeux ,  
Et mille autres dons précieux  
Que vous tenez de la nature.

Aucun de ces portraits ne m'a paru flatté ;

La ressemblance en est assez fidèle :

Peut-être quelques-uns , comparés au modèle ,  
Sont encore au-dessous de la réalité.

De tout cela vous tirez vanité ,

Et vous avez tort. Ouil dussé-je vous déplaire ,

Je vous dois un aveu peu poli , mais sincère.

Je le dirai tout bas : ceci n'est qu'entre nous.

Vous croyez n'avoir point d'égale ?

Hé bien ! détrompez-vous.

Je vous connais une rivale,

Faite pour exciter un sentiment jaloux ,

Pour obtenir même la préférence ;

Oui, Madame , pardon ! je dis ce que je pense.

Votre âme est plus belle que vous.

( Arlequin a fait toutes sortes de lazzis pendant cette lecture , tour à tour enchanté , surpris , courroucé , suffoqué ; il est ravi de la pensée du dernier vers. )

ARLEQUIN , *sautant au cou de Sonnet ,  
et lui prenant sa pièce de vers.*

Ah, bravo ! bravissimo ! tenez , voilà un petit supplément pour gage de ma satisfaction. Comme je serai bien accueilli ! Adieu , M. Sansonnet ; vous m'avez fait une rude peur , j'ai failli étouffer dans ma peau. Mais je suis on ne peut pas plus content ; Monsieur sera content , tout le monde sera content , et moi je serai plus que content si la bonne Marie n'est pas trop mécontente.



---

# LETTRE

A MADAME DUGAZON,

AU SUJET DU BAISER.

---

Je n'ai pas de titre, Madame, pour vous fatiguer d'une importunité; car s'il suffisait pour cela de mon admiration pour vous, vous passeriez votre vie à être importunée. Je prends donc la liberté de vous demander une grâce, comme on en demande beaucoup, sans aucun droit de l'obtenir.

Quelques personnes m'ont engagé à retravailler un petit ouvrage tombé sur votre théâtre il y a dix ans, mais

dont le titre ne peut pas tomber : c'est *le Baiser*. Je l'ai refait en un acte. Je n'ai laissé dans cette pièce que trois rôles, une mère et deux enfans. M<sup>lle</sup> Carline et M<sup>me</sup> St.-Aubin m'ont promis de jouer ces deux enfans ; voilà qui est bien, toutes deux seront charmantes. Mais si la mère était jouée par celle dont le talent, si varié, si flexible, rend avec un égal succès les paysannes, les princesses, les amantes, les épouses, les coquettes, les Agnès, et sait toujours paraître différente, quoiqu'elle nous offre toujours la même chose, la perfection ; si ce talent, qui n'a jamais honoré de son jeu aucun de mes ouvrages, voulait faire cet honneur au *Baiser*, le succès ne serait plus douteux. Si je suis refusé, je ne sais plus ce qui arrivera :



Car de l'amour la douce ivresse  
 Fait tout le sujet de ma pièce.  
 Il s'agit de passer un jour  
 Sans s'embrasser, chose pénible  
 Quand on est jeune, vif, sensible,  
 Et surtout payé de retour.  
 Or, comment espérer de plaire,  
 Si, lorsqu'on parle de l'amour,  
 Le public ne voit point sa mère ?

Je n'en dirai pas davantage. M<sup>me</sup> Gon-  
 tier a la pièce ; M<sup>me</sup> Dugazon pour-  
 rait la lire, l'auteur et le musicien  
 seraient à ses ordres. Si elle dédai-  
 gne l'ouvrage, si elle refuse le rôle,  
 je n'en serai pas moins son admira-  
 teur, je n'en aurai pas moins le plai-  
 sir de lui offrir le petit volume ci-  
 joint comme un faible témoignage de  
 cette admiration et de ma recon-  
 naissance.

Le Chev. DE FLORIAN.



---

## LETTRE

A MONSIEUR PANKOUCKE,

AU SUJET D'OLYMPIE.

---

Je viens de lire avec une extrême surprise le compte qu'a rendu de la tragédie d'*Olympie*, votre *Mercur* du 27 octobre. Ce n'est sûrement pas vous, Monsieur, qui avez fait cet article; votre respect pour M. de Voltaire est trop connu. Vous n'auriez pas écrit *qu'il existe des arsenaux où les uns forgent des pétards qu'ils lancent sur le tombeau du grand homme, et où les autres préparent des foudres*

*qu'ils destinent à punir les profanes dont l'admiration n'est pas assez exagérée pour croire à l'infailibilité de Voltaire. Rire de ces ridicules fureurs*, ajoute l'auteur de cet article, *est le parti qu'il faut prendre*, etc. Je ne crois point à l'infailibilité de Voltaire, car je sais que c'était un homme; mais je crois fermement que l'envie et la haine veillent encore sur son tombeau; je crois encore qu'elles n'y sifflent de temps en temps que parce que le grand homme est mort, et il m'est impossible de rire du *pétard* que l'on forge contre *Olympie*.

*Olympie, n'est point un bel ouvrage*, dit l'auteur de l'article, *mais on y trouve de très grandes beautés*. D'abord *Olympie* est jugée depuis long-temps, et tous ceux qui savent le français en Europe, n'ont point attendu le Mer-

cure du samedi 27 octobre 1781, pour se décider sur son mérite. *Le rôle d'Olympie est faible*, ajoute le terrible juge de Voltaire, *ainsi que celui de Statira*. Le rôle d'Olympie n'est point faible, mais il est écrasé par celui de Statira; et, je ne crains pas d'en appeler à tous ceux qui ont quelque connaissance de la tragédie, le rôle de Statira est sublime, c'est un des plus beaux qui soient au théâtre.

« Si j'avais pu, disait M. de Voltaire, faire vivre Statira jusqu'à la fin du cinquième acte, *Olympie* aurait été ma plus belle pièce. » Tous ceux qui ont vécu avec M. de Voltaire, attesteront ces paroles; mais il suffit de lire ce rôle pour être un peu surpris d'entendre décider qu'il est faible. Que de faiblesse dans la scène

de Statira et du grand-prêtre, où elle lui dit :

J'ai perdu Darius, Alexandre et ma fille,  
Dieu seul me reste.      (*Mot sublime.*)

Dans sa scène avec Olympie !

Dans sa scène avec Cassandre !

J'avoue de tout mon cœur que lorsque ce faible rôle est fini, la pièce ne peut s'en passer. Mais, ne dût-on à Olympie que d'avoir inventé le spectacle du bûcher, qui a transporté Paris, même dans des pièces faites après celle-là, il ne faudrait pas la traiter si durement, il ne faudrait pas dire que ce dénouement n'est, aux yeux des gens de goût, qu'un entassement d'horribles aventures ; il ne faudrait pas surtout, dans une note au sujet de ce vers, dire qu'on le croirait pris de la Pharsale de Brébeuf. L'auteur de l'ar-

ticle des spectacles , qui compare M. de Voltaire à Brébeuf, rappelle la fable du Lion devenu vieux :

Quand voyant l'âne même à son antre accourir,  
Ah ! c'en est trop , dit-il ; je voulais bien mourir ,  
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

Il faut être juste. L'auteur de l'article finit par dire que l'on peut appliquer à M. de Voltaire ces deux vers :


J'avoûrais des défauts, mais , quoi qu'il en puisse être,  
Il était un grand homme , et c'était notre maître.

Vraisemblablement cet auteur a déjà fait quelque tragédie ; car sans cela , il n'oserait appeler M. de Voltaire son maître.

M. de Voltaire est le maître de M. de La Harpe , de M. Ducis , de M. Marmontel , de M. Le Mierre ; mais si les

auteurs périodiques pouvaient le regarder comme leur maître, il faudrait convenir que ce maître - là donne de terribles leçons à ses disciples dans son *Écossaise*.

Le Chev. DE FLORIAN.





**TABLETTES**

**DE**

**FLORIAN.**

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

---

## NOTE DE L'ÉDITEUR.

---

Ce que je donne ici n'est qu'un très petit extrait des notes qui sont entre mes mains. Elles prouvent que Florian, avant de songer à rien produire, avait beaucoup lu, beaucoup travaillé. Les recherches qu'il a faites pour *Numa* sont immenses.

J'ai cru devoir publier surtout ce qu'il appelait ses *Projets*. Ils peuvent être utiles aux historiens, aux poètes, aux auteurs dramatiques, et aux romanciers. Sur vingt-trois sujets de pièces que Florian indique, les deux tiers au moins ont été exploités avec succès et dans des

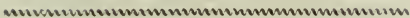
genres différens. On peut donc se fier à son goût, et notre théâtre lui devra sans doute quelque bonne production nouvelle. Je m'estimerai heureux d'y avoir contribué par la publication de ces *Tablettes*.

Enfin, il me semble que cette courte lecture ne saurait être indifférente pour personne. On aime à pénétrer dans le cabinet d'un homme de lettres, à le voir pour ainsi dire en robe de chambre, à s'identifier avec lui. Ainsi, la liste des livres qu'il affectionne, celle des auteurs dont il se nourrit de préférence, donne de son esprit et même de son caractère, une idée que l'on chercherait quelquefois en vain dans ses ouvrages.

# TABLETTES

DE

## FLORIAN.



### SUJETS

DE POÈMES ET D'ÉGLOGUES.



D'ASSAS. Poëme.

LE MAURE ABINDARRAËS. Poëme.

ALCIDE ET SYLVAIN. Poëme.

RACHEL. Églogue.

LA FILLE DE JEPHTÉ. Poëme.

GASTON DE FOIX. Poëme.

LA CONQUÊTE DE VALENCE par le  
Cid. Poëme.

LA CONQUÊTE DE LA SICILE par les  
Normands. Poëme.

---

**SUJETS DE CONTES.**

---

**LA SERINE.** Conte philosophique.

**LE POINT MILIEU.** Conte dans le genre de *Bathmendi*.

Deux frères, cherchant toujours les extrêmes, ne réussissent à rien et ne sont jamais heureux, parce qu'ils ne trouvent pas le point milieu.

**LE SINGE LÉGISLATEUR.** Conte philosophique.

Un singe, échappé d'Europe, qui veut policer les singes, et les rend très malheureux.

**LES PERRUCHES.** Conte philosophique.

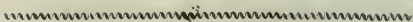
Y introduire un dialogue comique et mo-

ral, entre un vieux militaire , un vieux courtisan , un poëte et un jeune homme , à qui chacun des personnages explique les peines de son état.

Une comédienne avait appris à sa perruche le nom de ses amans , qu'elle répétait mal à propos. L'idée est comique.

Faire l'histoire des coulisses , du foyer , de l'assemblée des acteurs , etc.





## SUJETS

DE PIÈCES DE THÉÂTRE.



MÉDÉE. Tragédie lyrique.

PHILÉMON ET BAUCIS. Charmante  
pastorale en un acte.

LE RETOUR D'ULYSSE. Tragédie ou  
Drame héroïque.

LE PREMIER NAVIGATEUR. Charmante  
comédie, toute faite.

ÉVANDRE ET ÉRASTE. Jolie Pastorale.

LE MAUVAIS MÉNAGE.

Chacun des deux époux sollicite une lettre  
de cachet pour l'autre, le ministre les accorde;  
ils sont enfermés dans le même lieu(\*).

(\*) Cette idée aussi jolie que morale a fourpi à Mar-



ISMÈNE ET ISMÉNIAS. Comédie intéressante.

CARMANTE. Tragédie.

ÉLISABETH. Tragédie.

ANNE DE BOULEN. Tragédie.

BERTHE AU GRAND PIED. Joli sujet d'opéra comique.

LA SULTANE AISSÉ.

Opéra dans lequel on pourrait tirer parti des *Selams*, qui sans écriture expriment des pensées (\*).

L'ÉPOUX, L'AMANT, ET LE VOLEUR.  
Comédie.

LE JUGEMENT DE SALOMON. Tragédie.

SUSANNE. Ballet.

LES MACHABÉES. Tragédie. s.

L'ENFANT PRODIGE. Drame ou opéra.

solier le sujet d'*Adolphe et Clara*, charmant opéra que l'on peut regarder comme la perle du répertoire de l'Opéra-Comique.

(\*) Ce moyen a été employé dans les *Ruines de Babylone*.

**CASSIUS ET BRUTUS. Opéra.**

**L'HECIRE.**

Jolie comédie de Térence , trop peu connue.

**L'ARAUCANA. Opéra.**

**MAHOMET II. Opéra.**

**LE PHILOSOPHE SANS ÉTUDE. Comédie.**

**LA MORT DE JONATHAS. Tragédie.**



---

**OUVRAGES****A RELIRE SOUVENT.**  

---

La Bible. — L'Iliade. — L'Odyssée. —  
Virgile. — Théocrite. — Quinte-Cur-  
ce. — Térence. — La Pharsale. — La  
Lusiade. — Télémaque. — Bossuet. —  
Boileau. — La Fontaine. — Racine. —  
Molière. — Les Métamorphoses d'Ovi-  
de. — Cervantes. — Rabelais. — Gil  
Blas. — Cléopâtre. — L'Astrée. — Les  
Nouvelles de la reine de Navarre. —  
Gesner.

---

## LIVRES

UTILES POUR NUMA.

## PLUTARQUE.

Relire l'histoire de Romulus, de Numa, de Lycurgue, de Solon, de Coriolan, de Timoléon, de Paul-Émile.

## L'ILIADÉ.

Le dénombrement de l'armée d'Agamemnon, pour faire celui des Marse, des Romains, etc.

Imiter les adieux d'Andromaque et d'Hector.

Imiter la course nocturne d'Ulysse et de Diomède.

Diomède blessé parlant à Pâris. Donner un discours semblable à Léo.

Imiter le combat d'Achille contre le Xanthe, en faisant combattre Léo dans un lac.

Priam au camp d'Achille. Morceau admirable, modèle de pathétique; à imiter s'il est possible.

Honorer les funérailles de Tullus ou de Tatius par des jeux comme ceux du livre 23.

#### LA THÉBAÏDE.

Relire le dénombrement de l'armée grecque.

La mère qui veut suivre son fils à la guerre.

Tout le livre IV.

Le combat de Capanée et de l'élève de Pollux.

Le combat d'Hippomédon.

La description de Partenopée, sa beauté, ses grâces, sa naïveté, sa mort.

L'épisode d'Hiplée et de Dimas.

#### LA ARAUCANA.

1<sup>er</sup> *Chant*. Les mœurs des sauvages à donner aux Marses.

- 6<sup>e</sup> *Chant*. Belle dérouté à imiter.
- 10<sup>e</sup> *Chant*. Les jeux à imiter.
- 11<sup>e</sup> *Chant*. Le cheval ou le faucon qui attend le signal. Belle comparaison.
- 13<sup>e</sup> *Chant*. L'épisode de Lantaire et de Guacolde endormie.
- 14<sup>e</sup> *Chant*. Le guerrier qui jette sa main coupée, et se bat avec l'autre.
- 15<sup>e</sup> *Chant*. Combat singulier d'André et de Rengo, à imiter pour Numa et Léo.
- 20<sup>e</sup> *Chant*. L'épisode de Tegalde, qui cherche le corps de son mari.
- 21<sup>e</sup> *Chant*. La revue à imiter pour les Marse.
- Idem*. L'épisode du monstre marin.
- 23<sup>e</sup> *Chant*. Belle scène de Magic.
- 25<sup>e</sup> *Chant*. Deux ennemis qui volent au secours l'un de l'autre. Très noble.
- 29<sup>e</sup> *Chant*. Beau combat de Tumpel et de Rengo, à imiter.

## L'ÉNÉIDE.

- 4<sup>e</sup> *Livre*. L'amour brûlant de Didon , à imiter pour Hersilie.
- 5<sup>e</sup> *Livre*. Les jeux.
- 7<sup>e</sup> *Livre*. L'Ausonie prenant les armes. Les noms des peuples , etc.
- 9<sup>e</sup> *Livre*. Le discours de Numanus , à donner au chef des Marses.

## SILIUS-ITALICUS.

- 1<sup>er</sup> *Chant*. Le portrait d'Annibal , superbe.  
Imiter pour celui de Romulus.
- 2<sup>e</sup> *Chant*. L'épisode d'Asbyte tuée par Théron. Bon pour Hersilie.
- 3<sup>e</sup> *Chant*. Le passage des Alpes , superbe.  
Imiter au 5<sup>e</sup> livre de Numa.
- 4<sup>e</sup> *Chant*. Préparatifs de guerre à Rome.  
Beau morceau à imiter au 2<sup>e</sup> liv.
- 8<sup>e</sup> *Chant*. Le dénombrement de l'armée de Varron. Les noms des peuples.
- 9<sup>e</sup> *Chant*. Le commencement de la bataille de Cannes.

**OVIDE.**

Apollon berger. — Philémon et Baucis.

**TÉLÉMAQUE.**

Le vieux Éumée. — Description de la Bétique.

**LES GÉORGIQUES.**

Les deux derniers chants.

**LA MORT D'ABEL.**

Ses obsèques.

**DAPHNIS ET CHLOÉ.**

Les noces de Daphnis.

**LE PARADIS PERDU.**

La peinture d'Adam et Ève.

**LA MORALE DE PYTHAGORE.****LA PHARSALE.**

Ouvrir le livre au hasard, pour y trouver de grandes pensées.

**JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.**

Relire souvent cet admirable poëme.



**ROLAND FURIEUX.**

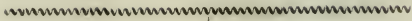
Modèle d'imagination et de grâce ; tout y est remarquable.

**JOSEPH.**

Ouvrage charmant.

**LA HENRIADE.**

Superbe. 9<sup>e</sup> chant.



## IDÉES

QUI ME PASSENT PAR LA TÊTE.



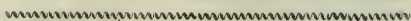
La Diane de Monte-Mayor est un ouvrage charmant, plein de grâce, de douceur et de sensibilité. C'est dommage qu'il y ait des longueurs, des aventures invraisemblables, et le défaut capital de manquer quelquefois d'intérêt; mais les détails rachètent tout cela. On pourrait en faire un roman délicieux en en retranchant à peu près la moitié. J'ai envie de faire ce travail.

Refaire les *Hommes illustres de France*; les opposer à ceux de toute l'Europe. Adresser ces Vies à quelqu'un. Prendre l'esprit de Plutarque, sa philosophie et surtout sa bonhomie. Relire beaucoup l'histoire de France, et commencer à Charlemagne.

---

Remplir, dans un poëme en vers ou en prose, l'intervalle de l'Iliade à l'Énéide.

---



## PENSÉES.



Ne cherchons pas à séduire avec les grâces des autres.

Si la brebis court loin du troupeau et qu'elle revienne, le berger lui pardonne.

Il vaut mieux encore être trahi que de trahir.

La vie est longue pour souffrir; elle est courte pour le bonheur.

La joie ressemble au soleil d'hiver,

qui se lève tard et se couche de bonne heure.

On dit beaucoup quand on aime peu.

La feuille du pavot s'est flétrie sous mes doigts, et n'a rendu aucun son.

Je ne serai paisible qu'au cercueil.

FIN.



---

# T A B L E

## D E S M A T I È R E S

D U T O M E Q U A T R I È M E .

---

|                                                                             |        |
|-----------------------------------------------------------------------------|--------|
| Note de l'Éditeur .....                                                     | Page 3 |
| Plan d'un ouvrage historique.....                                           | 13     |
| Note de l'Éditeur .....                                                     | 103    |
| Sermon sur la mort.....                                                     | 107    |
| POÉSIES FUGITIVES. — Les deux Sœurs,<br>ou la Gloire et la Vertu. Fable.... | 117    |
| L'Aigle et la Fourmi. Fable.....                                            | 120    |
| A M. de Florian, qui m'a donné un<br>exemplaire de ses Fables.....          | 123    |
| Ganzul et Zélinde. Romance maure..                                          | 126    |
| Romance.....                                                                | 129    |
| A un Rossignol.....                                                         | 131    |
| Couplets à M <sup>lles</sup> V....                                          | 133    |

## 238 TABLE DES MATIÈRES.

|                                                                                    |     |
|------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| A Marie.....                                                                       | 135 |
| A la même.....                                                                     | 136 |
| Vers de M. de Fontanes à Florian...                                                | 137 |
| L'Amour et l'Amitié.....                                                           | 139 |
| Vers pour le portrait de M <sup>me</sup> Élisabeth<br>de France , sœur du Roi..... | 140 |
| A Madame*** .....                                                                  | 141 |
| Vers de M. Varon à Florian.....                                                    | 142 |
| Réponse de Florian.....                                                            | 143 |
| Réponse aux vers de M. Patrat.....                                                 | 144 |
| Quatrain sur Laujon.....                                                           | 145 |
| Épître au chantre des pasteurs du Gar-<br>don et de Beurivage.....                 | 146 |
| Vers demandés à l'auteur par Madame<br>de V....., pour sa mère.....                | 149 |
| Traduction de l'Ode xxxiii d'Ana-<br>créon.....                                    | 150 |
| OPUSCULES DRAMATIQUES. — Les deux<br>n'en font qu'un.....                          | 161 |
| La Fête de Marie.....                                                              | 183 |
| Lettre à Madame Dugazon au sujet du<br><i>Baiser</i> .....                         | 205 |
| Lettre à M. Pankoucke, au sujet d' <i>O-</i><br><i>lympie</i> .....                | 209 |
| Note de l'Éditeur .....                                                            | 217 |
| TABLETTES DE FLORIAN. — Sujets de                                                  |     |



TABLE DES MATIÈRES. 239

|                                       |     |
|---------------------------------------|-----|
| poèmes et d'églogues.....             | 219 |
| Sujets de contes.....                 | 220 |
| Sujets de pièces de théâtre.....      | 222 |
| Ouvrages à relire souvent.....        | 225 |
| Livres utiles pour Numa.....          | 226 |
| Idées qui me passent par la tête..... | 232 |
| Pensées.....                          | 234 |

---





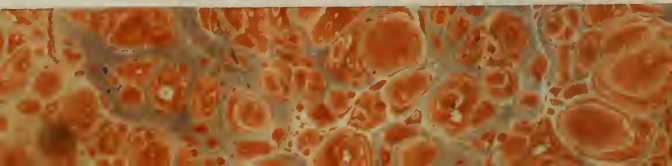


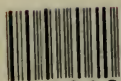
U. V

La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Echéance

The Libr  
University of  
Date Due

|  |  |  |
|--|--|--|
|  |  |  |
|--|--|--|





a39003



002237443b

CE PQ 1983

.F6A6 1824 V004

COO FLORIAN, JEA CEUVRES INED

ACC# 1217226

